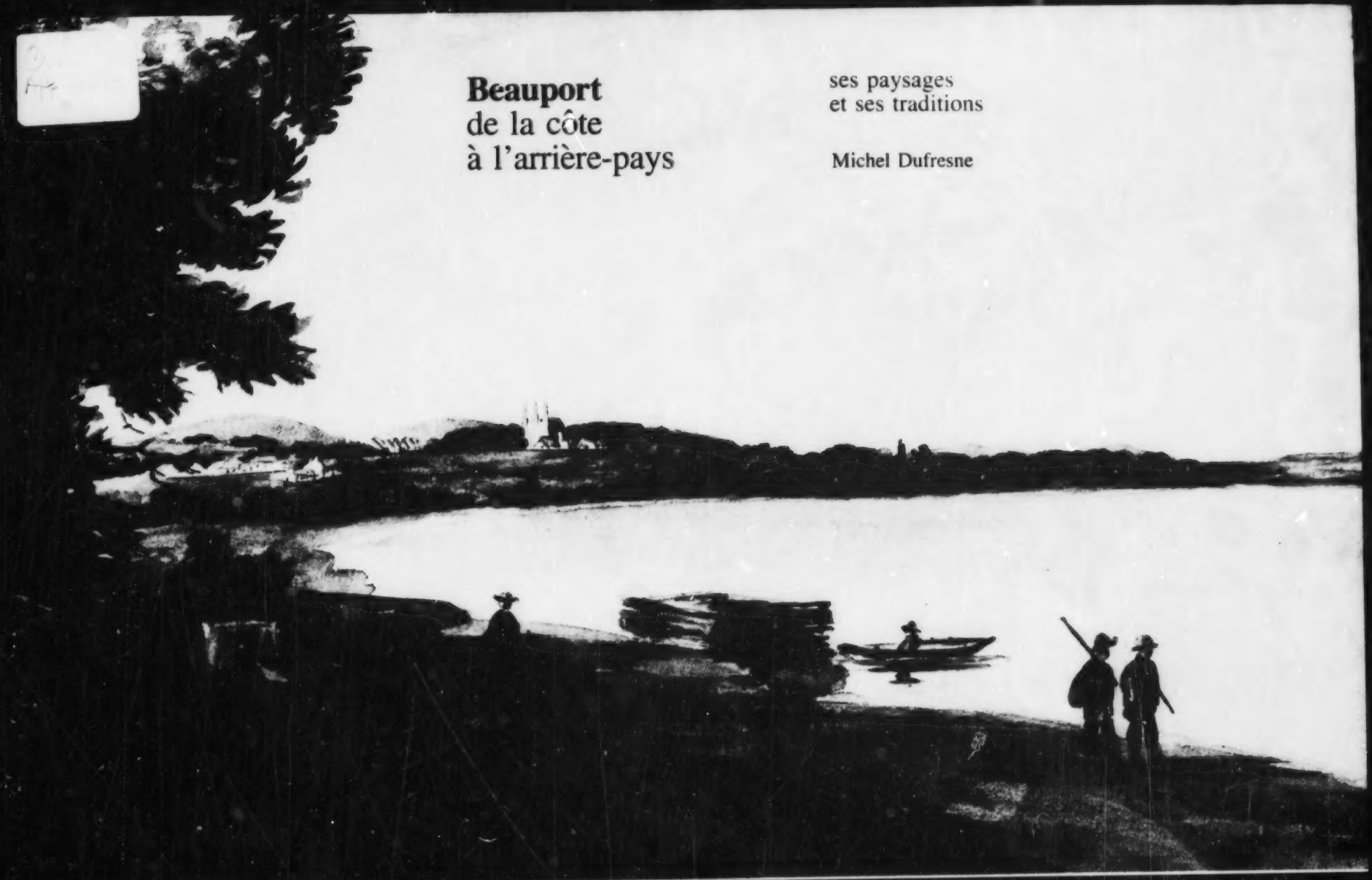
Beauport
de la côte
à l'arrière-pays

ses paysages
et ses traditions

Michel Dufresne



8 les cahiers du patrimoine

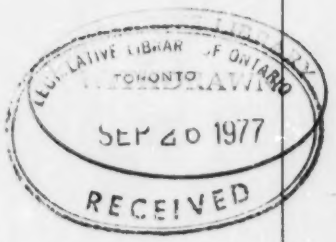
Ministère des
Affaires culturelles
Direction générale du patrimoine

Beauport
de la côte
à l'arrière-pays

ses paysages
et ses traditions

Michel Dufresne

101-06718/



Publication conjointe
de la Direction de l'Inventaire
des biens culturels
et de la Direction des Arrondissements

Dépôt légal — 2e trimestre 1977
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 0-7754-2723-X

© Ministère des Affaires culturelles, 1977

Design graphique
Couthuran et amis
Création et communication

Beauport
de la côte
à l'arrière-pays

ses paysages
et ses traditions

Michel Dufresne

Couverture:
Le domaine seigneurial et le bourg du Fargy, vus de l'embouchure de la rivière Beauport.
Aquarelle de Mrs. M. M. Chaplin, 1840.
Provenance: Les Archives publiques du Canada.

Avant-propos

«Beauport, de la côte à l'arrière-pays» constitue une fresque ethno-historique et géographique d'un ensemble dont une partie a déjà été décrétée arrondissement historique. Elle se veut, en quelque sorte, un reflet de la civilisation d'hier et d'aujourd'hui surtout par le biais du patrimoine immobilier, cadre autant que témoin de son évolution.

Nouveau type d'étude à paraître dans les «Cahiers du Patrimoine», cette synthèse représente une expérience nouvelle en même temps qu'une autre étape dans l'évolution de la communication de la connaissance patrimoniale.

Ce tour d'horizon, et les autres qui viendront, devrait contribuer à l'éclairage de base indispensable à la perception totale et évolutive du peuple québécois et de son milieu de vie. Certains phénomènes, évidemment, demeureront dans l'ombre; il appartiendra, dès lors, aux spécialistes de l'une ou l'autre des disciplines impliquées de les mettre en lumière. C'est d'ailleurs à cette fin que nous mettons à la disposition de la population l'état d'avancement de nos connaissances.

MICHEL CAUCHON
Directeur
Direction de l'Inventaire des biens culturels

Notice

Ce document vise à retracer l'évolution du secteur ancien de Beauport, à la fois dans son organisation d'ensemble et dans le caractère architectural de son environnement paysager. Cinq époques ont été considérées, tenant compte aussi bien d'événements majeurs ayant marqué l'histoire aux plans local et national que de grands courants s'étant manifestés dans les arts et la technologie.

Sont par ailleurs analysés, de façon parallèle, un bâtiment-témoin de la période initiale et divers autres immeubles apparus subséquemment, dont plusieurs ont subsisté jusqu'à nos jours à l'intérieur ou dans le périmètre immédiat de l'arrondissement.

L'implantation française
c. 1625-1760

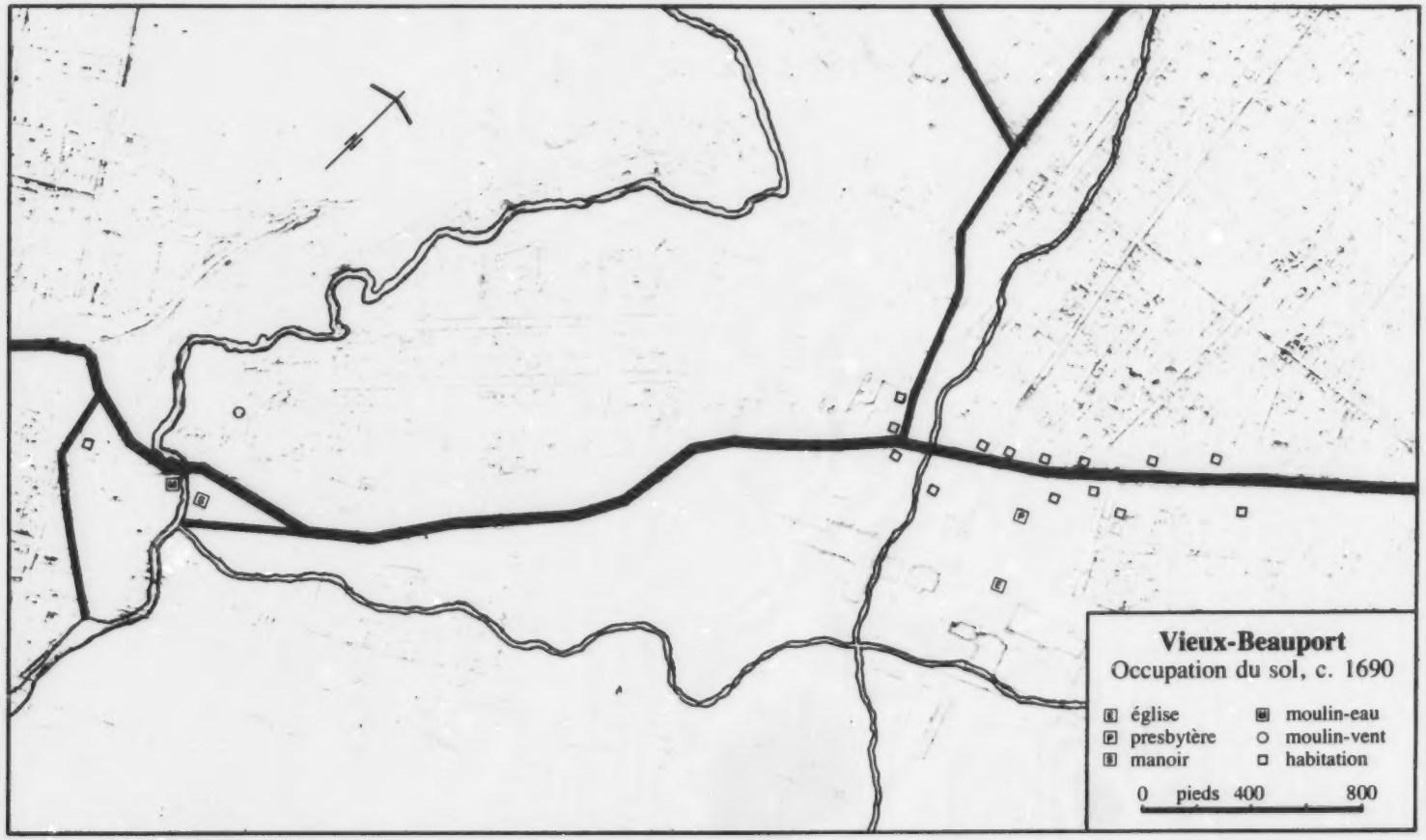
La seigneurie de Beauport et le hameau devenu bourg

C'est le 15 janvier de l'année 1634 que le chirurgien-médecin Robert Giffard (1587-1667), arrivé sept ans plus tôt du Perche en France, obtient de la compagnie des Cent-Associés la seigneurie de Beauport, une étendue de terre originellement d'une lieue de front le long du Saint-Laurent sur une lieue et demie de profondeur. Il s'agit plus précisément de la côte incluse entre les rivières Beauport et Montmorency, puis peu à peu de tout l'arrière-pays (déjà quatre lieues de profondeur en 1659). Ainsi, la seigneurie comprendra jusqu'à cinq arrière-fiefs, à savoir: Le Chesnay, La Ferté, Beaumarchais, La Clousterie, Du Buisson.

Bien que le premier contingent de colons ne soit que de 43 individus — chiffre, au surplus, jugé trop élevé par d'aucuns —, le minuscule hameau de Percherons nouvellement enracinés verra bientôt sa taille et son statut modifiés. Si l'on se base en effet sur les recensements successifs de 1681 (305 habitants), 1684 (320 habitants), 1688 (262 habitants) et 1695 (329 habitants), il est permis d'évaluer la population beauportoise à plus de 300 personnes aux environs de 1690. Les cartes multiples exécutées par le Sieur de Villeneuve à la même époque font par ailleurs état d'un ensemble embryonnaire implanté sur les coteaux, moins d'un demi mille à l'est de la rivière Beauport: il s'agit d'un noyau composé de l'église et d'une quinzaine d'habitations que l'on nomme alors le Bourg du Fargy, cette entité ne représentant du resque qu'une parcelle à l'intérieur de la seigneurie dont le manoir et les deux moulins sont toujours installés le long de la rivière.

Or, tandis qu' le Chemin du Roy traverse et relie cet ensemble aux agglomérations voisines à la fois vers l'est et vers l'ouest, un embranchement perpendiculaire (au niveau de l'actuelle rue Saint-Jules) monte en direction du rang Saint-Joseph, un axe à peine ouvert implanté beaucoup plus au nord. Une enceinte de pieux suivant un plan trapézoïdal entoure également le bourg, auquel sont adossés le Domaine du seigneur, la Commune (un pâturage communal détaché dudit Domaine en 1655) et l'arrière-fief Du Buisson.

Plan de l'occupation du sol aux environs de 1690.
D'après les cartes et relevés de 1670, 1690 et 1709.



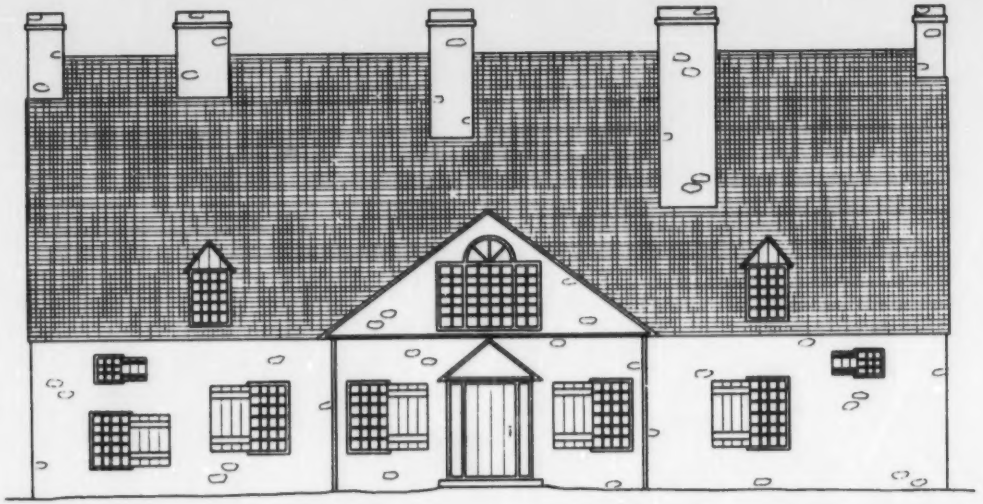
Le manoir seigneurial, un batiment colossal et polyvalent

Le manoir seigneurial fut sans doute, avec le moulin à eau de la rivière du Buisson, l'un des premiers bâtiments d'importance érigés dans Beauport. Il se serait agi dès le départ d'une construction permanente, intégrant différentes fonctions tant publiques que privées: logement du seigneur, administration de la justice et du bien foncier, manifestations communautaires incluant le culte et les célébrations de tous genres... À partir de 1645 en effet, soit trois ans à peine après sa construction, le manoir sera doté d'une chapelle en l'un de ses corps, chapelle assidûment fréquentée jusqu'en 1662. De même, on y aurait aménagé tour à tour un cachot puis des cellules destinées aux déficients mentaux que l'on estimait devoir interner.

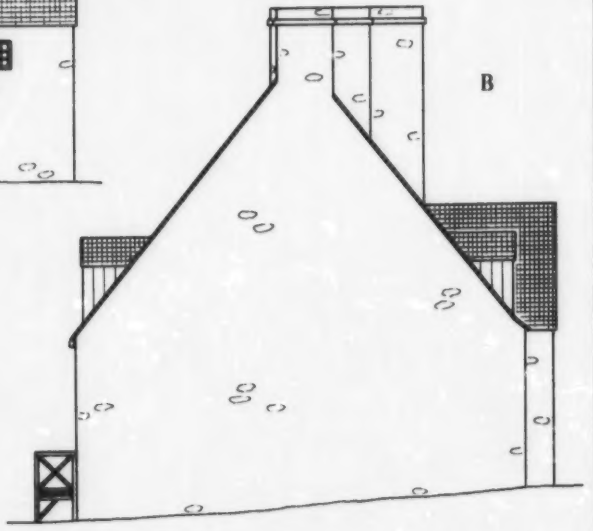
Si l'on en juge à la fois par les descriptions que nous en ont laissées les témoins des XVIIe et XVIIIe siècles et par l'iconographie de temps plus récents, le manoir aurait présenté des proportions plus que respectables (un peu plus de 60 pieds de longueur, entre autres) en même temps que des caractéristiques architectoniques assez spéciales, telles que ce fronton triangulaire orné d'une fenêtre palladienne et cet ensemble impressionnant de cinq cheminées dont les souches émergeaient de façon peu symétrique à travers le faîte et le versant nord de la toiture. Ainsi, peut-on penser que son constructeur — un certain Pierre Clust, selon toute évidence — était plus qu'un bâtisseur dans la tradition populaire, ayant su greffer sur un volume à pignon relativement simple un décor digne de certaines gentilhommières européennes.

Il convient de souligner qu'une partie du domaine aurait été pendant longtemps circonscrite par un fortin de même matériau que le manoir. Une tour entièrement de maçonnerie, dernier vestige de cette structure, existait d'ailleurs encore au milieu du XIXe siècle, ainsi qu'en fait mention l'historien James McPherson Lemoine au hasard de ses écrits.

Croquis du manoir érigé par le seigneur Robert Giffard (étape intermédiaire). D'après sources iconographiques et textes anciens.



A



B

Manoir Giffard: 1642-1879

A élévation nord
B élévation est

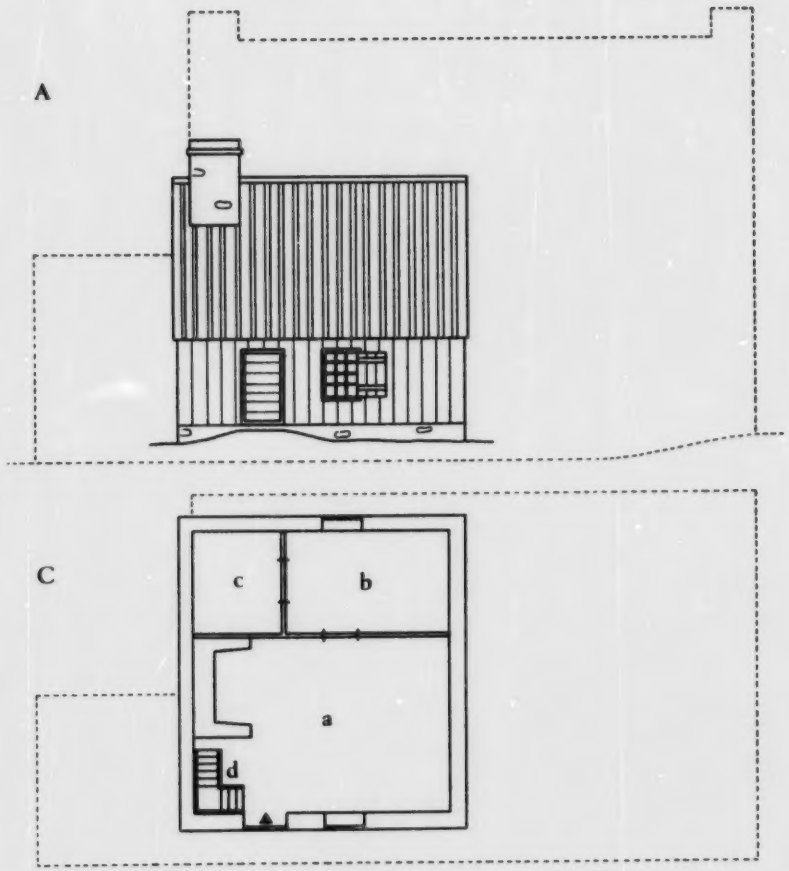
La maison Girardin dans sa forme initiale, une évocation de nos origines européennes

L'emplacement supportant l'habitation connue sous le nom de maison Girardin sera concédé le 24 janvier 1673 par le seigneur Giffard à Nicolas Bellanger, venu de Normandie. Ce dernier fera construire ou construira, dans les mois qui suivent, un corps de logis mesurant 22 pieds par 20, de pièces sur pièces assemblées soit à coulisse-et-tenon soit à queue d'aronde. L'aménagement intérieur, tirant parti de la présence à la fois d'un grand âtre et d'une cloison s'y appuyant dans le sens est-ouest, comprendra une cuisine au sud et une petite chambre au nord, au fond de laquelle une cabane ou «lit clos» aura sans doute été aménagée. Les ouvertures, évidemment, seront rarissimes: une entrée donnant au sud et du côté de l'âtre (suivant un principe ancien de construction, dans le but de favoriser le tirage), une fenêtre au milieu de chacune des deux façades, aucune au niveau des murs-pignons.

Sur un tel carré, revêtu de planches embouvetées disposées verticalement, repose alors une charpente à pannes extrêmement simple (i.e. sans fermes ni contreventement), recouverte à son tour de planches à couvre-joint déposées dans le sens vertical. Une souche auréolée d'un cordon couronne enfin le tout, cependant que la mention d'une cave et d'un grenier supposerait l'existence à la fois de trappes et d'un escalier «casse-crou» menant sous les combles.

À ce modèle architectural, incarné par la maison Girardin, correspondent à la même époque — il convient de le souligner — des versions de forme et de matériaux différents, bien que de volume en général équivalent: carrés de maçonnerie, de colombage ou de pieux-sur-sole, ayant leur toiture en croupe ou à pignon, revêtue de bardeau, de chaume ou de planche à déclin.

Esquisse et plan de la maison Girardin vers 1673 (phase I). D'après curetage et documents d'époque.



Maison Girardin: phase 1, c. 1673

A élévation sud
B élévation ouest
C plan du rez-de-chaussée
- a cuisine
- b petite chambre
- c lit-cabane
- d escalier

Un aperçu général des bâtiments de ferme aux XVIIe et XVIIIe siècles, à Beauport

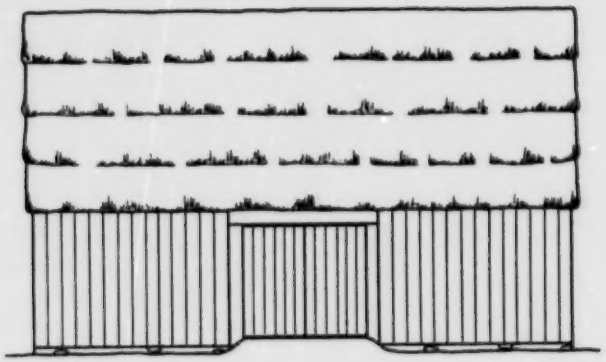
L'activité de base étant pour la plupart des Beauportois l'agriculture aux XVIIe et XVIIIe siècles, on peut s'imaginer l'abondance et la diversité des bâtiments de ferme à cette époque: écuries, granges-étables, hangars et multiples appentis (porcheries, bergeries, remises et laiteries), disposés pour la plupart autour d'un espace enclos tenant lieu de cour et de jardin.

L'examen de quelques inventaires-après-décès fait ressortir, à ce sujet, l'emploi fréquent du bois sous toutes ses formes et du chaume, en particulier dans le courant du XVIIe et de la première moitié du XVIIIe. Ainsi, les carrés de charpente et de pièce-sur-pièce abondent, en des plans de dimensions variables à l'infini bien que semblant répondre à certains rapports bien précis (⅓, ¾, ⅔, ½...). La grange-étable accompagnant la maison Girardin durant les années 1675 à 1705 illustre on ne peut mieux cette tendance, alors qu'on la décrit comme un bâtiment de planche et de madrier, couvert en chaume et mesurant 36 pieds français par 24, une ouverture unique au centre y assurant un accès jusque dans l'étable et la tasserie par le biais de la batterie.

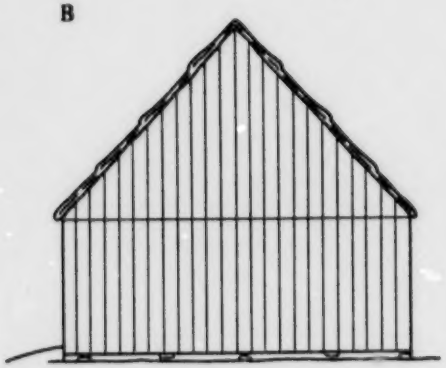
Plus près de nous dans le temps, des dépendances agricoles en maçonnerie retiendront également l'attention. Quelques exemples ainsi bâtis, dont une demi-douzaine de granges-étables, ont heureusement survécu jusqu'à nos jours, en particulier dans le secteur oriental de la côte.

Esquisse et plan de la grange-étable accompagnant la maison Girardin dans le dernier quart du XVIIe siècle. D'après documents d'époque.

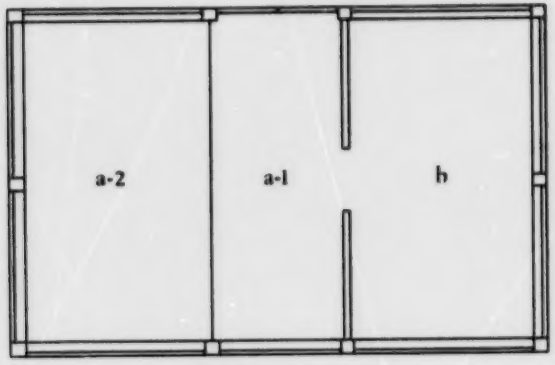
A



B



C



Grange-étable Girardin: c. 1675

A élévation nord
B élévation ouest
C plan
  a. grange
    1. batterie
    2. tasserie
  b. étable

La maison Girardin devenue carré double, un début d'adaptation

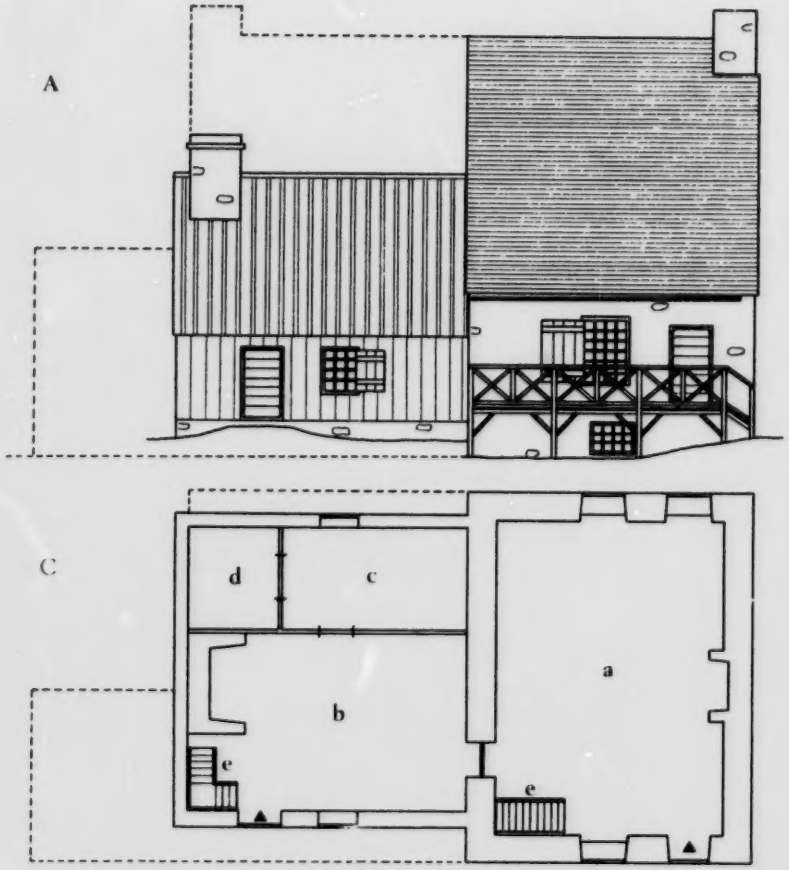
Le domaine éventuellement propriété des Girardin passe, un peu avant 1700, de Nicolas à Pierre Bellanger, puis tour à tour à François et Noël Marcou (1720), Toussaincts Savaria (1722) et Jean Marcou (1727). Or il s'agit, dès cette année-là, d'un carré double alliant la pierre et le bois, puisqu'au bloc initial inchangé dans sa forme et son gabarit se greffe un second corps en maçonnerie, plus profond que le premier quoique de longueur analogue.

En effet, le tout mesure alors approximativement 40,50 pieds par 25,75 et 22,00, selon le côté considéré. L'intérieur de la partie nouvelle est relativement simple: une seule grande pièce (la «chambre»), éclairée par un nombre d'ouvertures assez restreint dont l'ordonnance est comparable à celle imaginée cinquante ans plus tôt dans le cas du bloc ouest (i.e. porte au sud axée sur le foyer, trois fenêtres concentrées dans la partie médiane des façades, aucune au mur-pignon). La communication d'un bloc à l'autre est par ailleurs assurée par une ouverture à travers le mur de refend, plus précisément dans sa section sud, du côté même où s'ouvrent les deux portes extérieures. Un tel cheminement ne paraissant réaliste qu'au niveau du rez-de-chaussée, la circulation verticale impliquera sans doute un dédoublement des trappes et des escaliers pour se rendre, aussi facilement des deux côtés, dans la cave ou le grenier.

La charpente érigée entre les deux pignons de pierre est également de type à pannes, bien que comportant une ferme intermédiaire avec entrait, poinçon et contrevents; son revêtement d'origine est de planches, apparemment chevauchantes. Les murs sont crépis et blanchis à la chaux; les portes (du genre «cloutées») et la huisserie peintes en bleu pâle.

Ajoutons à cette esquisse extérieure un soupirail et une galerie au sud-est, une seconde souche au sommet du pignon et, vraisemblablement, des contrevents de planches assemblées de façon rudimentaire et refermant sur des fenêtres à petits carreaux.

Esquisse et plan de la maison Girardin vers 1727 (phase 2). D'après relevé, curetage et documents d'époque.



Maison Girardin: phase 2, c. 1727

A élévation sud
B élévation ouest
C plan du rez-de-chaussée
- a. chambre
- b cuisine
- c petite chambre
- d lit-cabane
- e escaliers

0 pieds 10 20 30

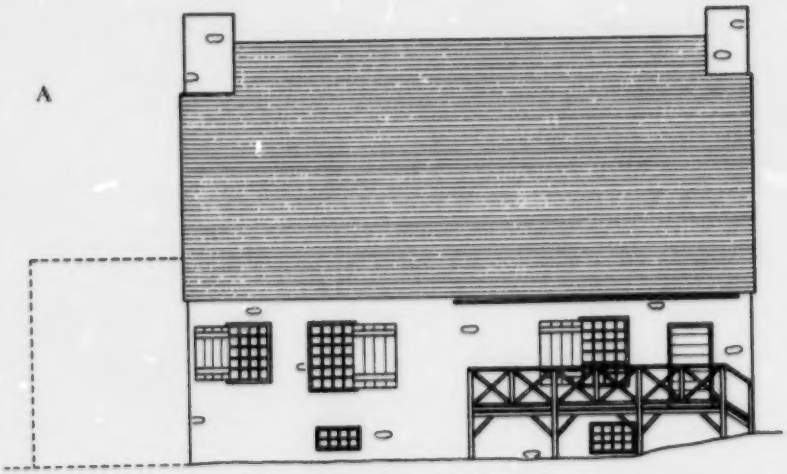
La maison Girardin dans sa phase intermédiaire, un plan qui nous est beaucoup plus familier

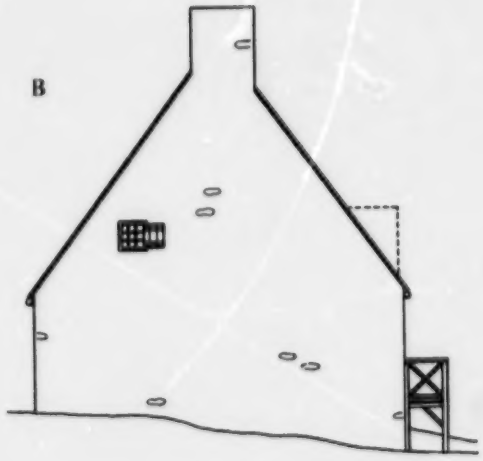
Le corps de logis primitif en pièce-sur-pièce a, vers 1735, un peu plus de soixante ans; son ossature et son revêtement sont sans doute en fort mauvais état. C'est pourquoi Jean Marcou, toujours propriétaire, lui substituera un second bloc en maçonnerie, l'ensemble architectural épousant dès ce moment les volume et plan de base actuels, à savoir: un carré de 39,50 pieds par 25,75 et dont la hauteur des murs nord et sud atteint respectivement 8,50 et 11,00 pieds depuis le sol jusqu'à la base du toit, ce dernier s'élevant jusqu'à 28 pieds vis-à-vis de son faîte en raison d'une inclinaison de ses pans de 54 degrés. La charpente en sera néanmoins mixte, alliant la structure à pannes et ferme intermédiaire à l'est et un modèle à pannes simplifié sous les nouveaux combles.

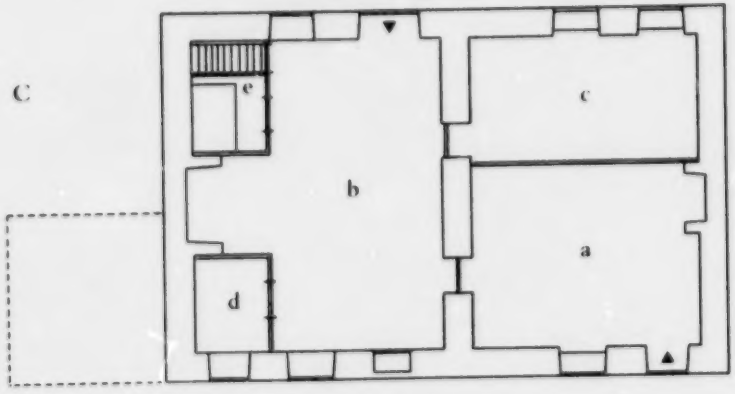
À l'intérieur, on aura pris soin de subdiviser l'espace et de réorganiser la circulation: chambre et cabinet d'un côté, cuisine et noyaux fonctionnels (cellier ou laiterie, four à pain) de l'autre, un seul escalier (de type «échelle de meunier») dans le coin nord-ouest, une ouverture additionnelle à travers le mur de refend... Cependant qu'à l'extérieur on aura regroupé, soit deux à deux, soit trois à trois, les soupiraux, portes et fenêtres. Une entrée nouvelle au nord, justifiée par la cohabitation des ménages et le souci d'un accès direct au chemin public, procurera de la sorte un certain équilibre aux deux façades. Une baie minuscule au pignon ouest laissera filtrer par ailleurs un premier jet de lumière à l'intérieur du grenier; l'ouverture ainsi pratiquée permettra de même à l'habitant de hisser directement son grain jusque sous les combles.

Il nous reste aujourd'hui de ces maisons d'esprit français transformées moins de cinquante unités, plus ou moins complètes, à travers tout le secteur beauportois: les deux tiers au niveau de la côte ou du Chemin du Roy, le reste à la hauteur des rangs de l'arrière-pays. La plupart sont en maçonnerie, mais toutes à pignon; leurs dimensions varient, bien que le schéma d'un carré double à deux ou trois cheminées soit de loin le plus fréquent. Leur âge, enfin, va le plus souvent de 175 à 250 ans.

Esquisse et plan de la maison Girardin vers 1735 (phase 3). D'après relevé, curetage et documents d'époque.







Maison Girardin: phase 3, c. 1735

A élévation sud
B élévation ouest
C plan du rez-de-chaussée
- a chambre
- b cuisine
- c cabinet
- d laiterie ou cellier
- e four et escalier

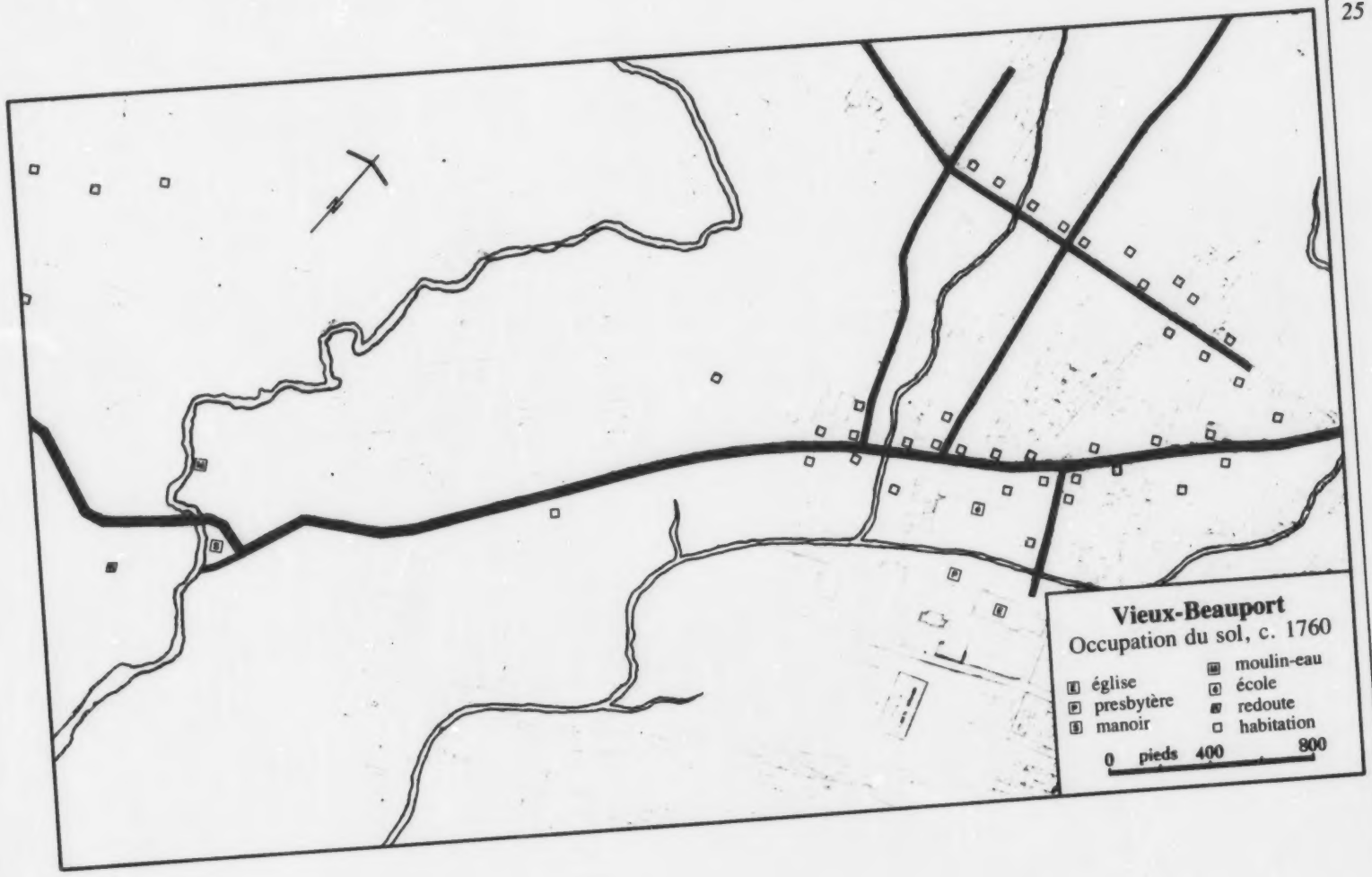
La communauté beauportoise, un village important

Compte non tenu des quelques compagnies de milice installées là temporairement, la paroisse de Beauport renferme au moment de la conquête un peu moins de 1,000 habitants. Le recensement de 1765, en effet, fera état de 891 individus répartis dans 167 familles. On compte également 147 demeures implantées sur un terroir de 8,854 arpents, terroir exploité plus ou moins intensivement pour la culture et l'élevage, ainsi qu'en font foi les 3,827 minots semés cette année-là de même que le cheptel enregistré comme suit: 175 chevaux, 370 vaches et 255 boeufs, 175 moutons, 417 porcs et 230 jeunes animaux.

Si l'on en juge en fait par les divers plans militaires dressés par les deux armées, le noyau principal hérité du bourg originel est devenu dès lors un village important, comprenant jusqu'à cinquante habitations de type essentiellement rural, avant tout réparties sur deux axes importants: le chemin de traverse ou l'avenue Royale, au centre, et la voie de ceinture ou rue des Cascades, au nord. En outre, un réseau de voirie secondaire apparaît déjà dans la trame, alors que la «montée» vers les rangs Saint-Joseph, Saint-Michel et Sainte-Thérèse est déportée de la rue Saint-Jules (amputée conséquemment de son tronçon supérieur) à la rue Seigneuriale et qu'une artère est ouverte en direction de l'église et du cimetière.

Au niveau du paysage architectural, on notera toutefois peu de changements majeurs, à tout le moins du point de vue morphologique, la tradition médiévale européenne l'emportant encore sur les minces adaptations climatiques et technologiques. Il semble, néanmoins, que la maçonnerie s'impose au détriment du colombage-et-hourdis dans la faveur populaire, alors que le bois (pièce-sur-pièce, en particulier) demeure toujours largement utilisé pour les dépendances et les cuisines en appentis, de même que pour les équipements connexes tels que clôtures et ponceaux.

Plan de l'occupation du sol aux environs de 1760.
D'après les cartes et relevés de 1759.



Québec et l'estuaire, un panorama cher au Beauportois de la côte

Les Beauportois de la côte ayant généralement leurs maisons sises à flanc de terrasse ou sur les côteaux, le panorama qui s'offre à leur vue quotidiennement comprend principalement Québec et les faubourgs de la Saint-Charles, ainsi que l'estuaire et tout ce qui s'y fond, soit: la pointe de Lévis-Lauzon, la côte du Sud et l'île d'Orélans.

De la Canardière à la seigneurie de Beauport proprement dite, un chemin de terre est perceptible à l'avant-plan de l'illustration; le longe une clôture ou palissade en pieux de six à huit pieds de haut. Çà et là, dans le paysage, on aperçoit de ces moulins à vent surmontant les buttons les plus exposés.

Québec et le début de l'estuaire, observés depuis la côte de Beauport. Aquarelle de Thomas Davies, 1787. Provenance: Les Archives publiques du Canada.

La Brasserie de Beauport, un équipement majeur à l'échelon de la côte

Hormis l'église et le manoir seigneurial, l'agglomération de Beauport aura compté très peu d'équipements publics, industriels ou commerciaux majeurs avant le dernier tiers du XVIIIe siècle. En fait, la vie économique ayant été davantage autarcique et les activités socio-culturelles avant tout basées sur la famille et la religion, se seront surtout manifestés des petits entrepreneurs et des artisans indépendants: charpentiers, menuisiers, forgerons, chaloupiers... Les plus gros complexes industriels auront du reste été ces nombreux moulins (la plupart à eau) situés près de la rivière et les carrières exploitées principalement pour le calcaire «à bâtir». Moins volumineux, mais tout aussi caractéristiques, auront été ces fours à chaux faits de pierre et de terre et localisés tant à la hauteur des rangs Sainte-Thérèse et Saint-Michel (boulevard Rochette actuel) qu'à l'intérieur du bourg du Fargy, suivant d'ailleurs des axes assez réguliers comprenant chacun de cinq à dix de ces structures. Il faut se rappeler, sur ce, que chaufourniers, tailleurs et maçons de Beauport ont été de tous temps réputés jusqu'en dehors de la région, bien que l'industrie de la brique ait connu dès la fin du XIXe siècle un essor considérable à l'échelon plus strictement local (qu'on songe à la Briqueterie Frontenac, implantée sur la côte).

Ainsi, ce n'est que sous le Régime anglais que de véritables équipements de type industriel ou commercial s'installeront dans le secteur qui nous intéresse. Érigés juste à l'embouchure de la rivière Beauport (rive ouest) autour des années 1800, la demi-douzaine de longs bâtiments à pignon de la Brasserie constituent donc un complexe important pour l'époque, à la fois dans le paysage et dans la trame urbaine alors en restructuration. Cette activité nouvelle, en outre, allait procurer pour plusieurs décennies des emplois multiples en même temps que des revenus de base et d'appoint fort appréciés dans une économie demeurée jusque-là «de subsistance».

Le complexe industriel de la Brasserie de Beauport, entrevu depuis la vallée de la rivière Beauport. Gravure de F.C. Lewis, d'après une aquarelle de G. Heriot, 1807 (Londres). Provenance: Les Archives publiques du Canada.

Une architecture en transition, combinant des formes et des technologies d'outre-mer et d'ici

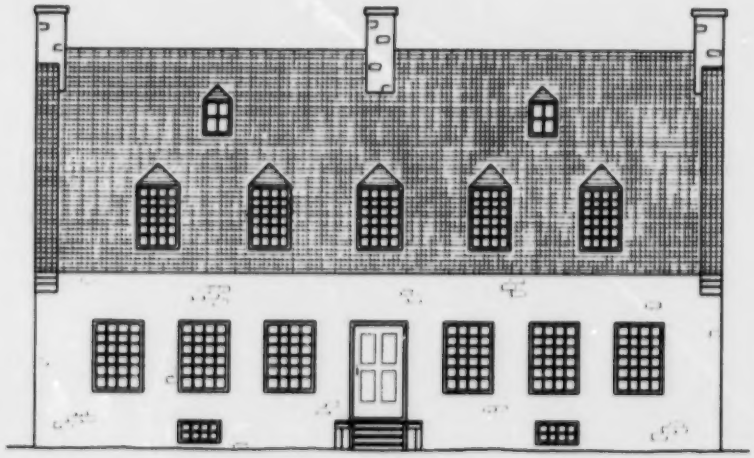
La maison d'esprit français, bien qu'omniprésente à la fin du XVIIIe siècle, a déjà cessé de se propager, tout au moins dans son modèle essentiellement rural ou «provincial-européen». C'est ainsi que se développe un type et, partant, des sous-types architecturaux vernaculaires, intégrant soit des micro-formes adoptées précédemment par le constructeur «urbain», soit des particularités technologiques adaptées de façon subite ou, plus souvent, graduelle aux ressources (artisans, matériaux de base...) et contraintes (en particulier le relief et le climat) du milieu.

Les modèles illustrés ci-contre auraient alors la faveur en milieu beauportois, la pierre (un moellon plus ou moins régulier) l'emportant sur le bois dans l'érection des carrés, le bardeau sur la planche au niveau du revêtement des toits. Le sous-type avec rampants (débordement vertical des murs-pignons) constitue, dans cette optique, un modèle intermédiaire à la fois dans l'espace et dans le temps: dans l'espace, en effet, puisqu'il emprunte aux demeures urbaine et rurale et, dans le temps, compte tenu de ses caractéristiques aussi bien XVIIIe (rectitude et déclivité du toit) que XIXe (symétrie des ouvertures, exhaussement du carré sur tout son pourtour). L'exemple esquissé, version bourgeoise en moellon dressé, ne serait toutefois pas le plus courant, la plupart ayant des dimensions moins considérables ainsi qu'un appareil (i.e. disposition des éléments de maçonnerie) moins régulier.

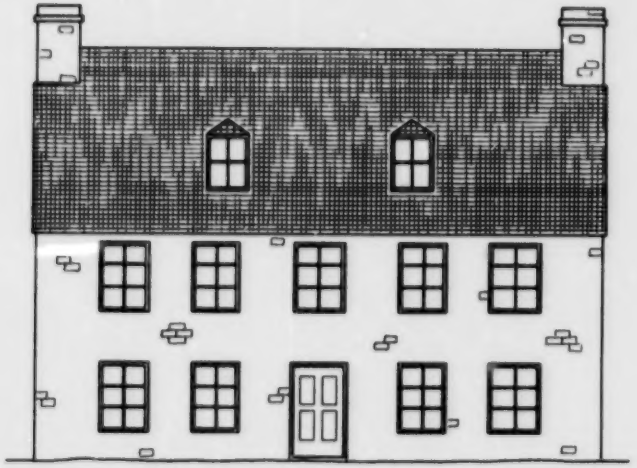
Les sous-types à pignon simple avec larmiers sont par ailleurs beaucoup plus fréquents, bien que moins représentatifs du secteur beauportois. Ils sont le plus souvent sans étage et sans annexe, hormis dans la partie dense et plus structurée du bourg, où les ménages et les fonctions se côtoient. Les lucarnes ont dès lors envahi les toits; les fenêtres ont des carreaux plus grands, des encadrements plus élaborés, mais peu de contrevents. Les crépis sont toujours aussi répandus, quoiqu'il y ait certaines façades avant laissées nues.

De nos jours, on retrouvera dans tout Beauport quelques centaines de ces maisons généralement qualifiées de «québécoises». Il s'agirait là, proportionnellement, d'un peu plus de 30% de tout le stock immobilier traditionnel encore existant sur la côte et dans les rangs sus-jacents.

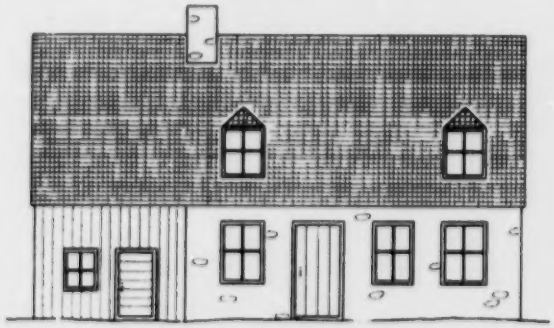
Croquis de maisons beauportoises apparemment construites entre 1760 et 1830. D'après photographies récentes.



A



C



B

Maisons beauportoises: c. 1760-1830

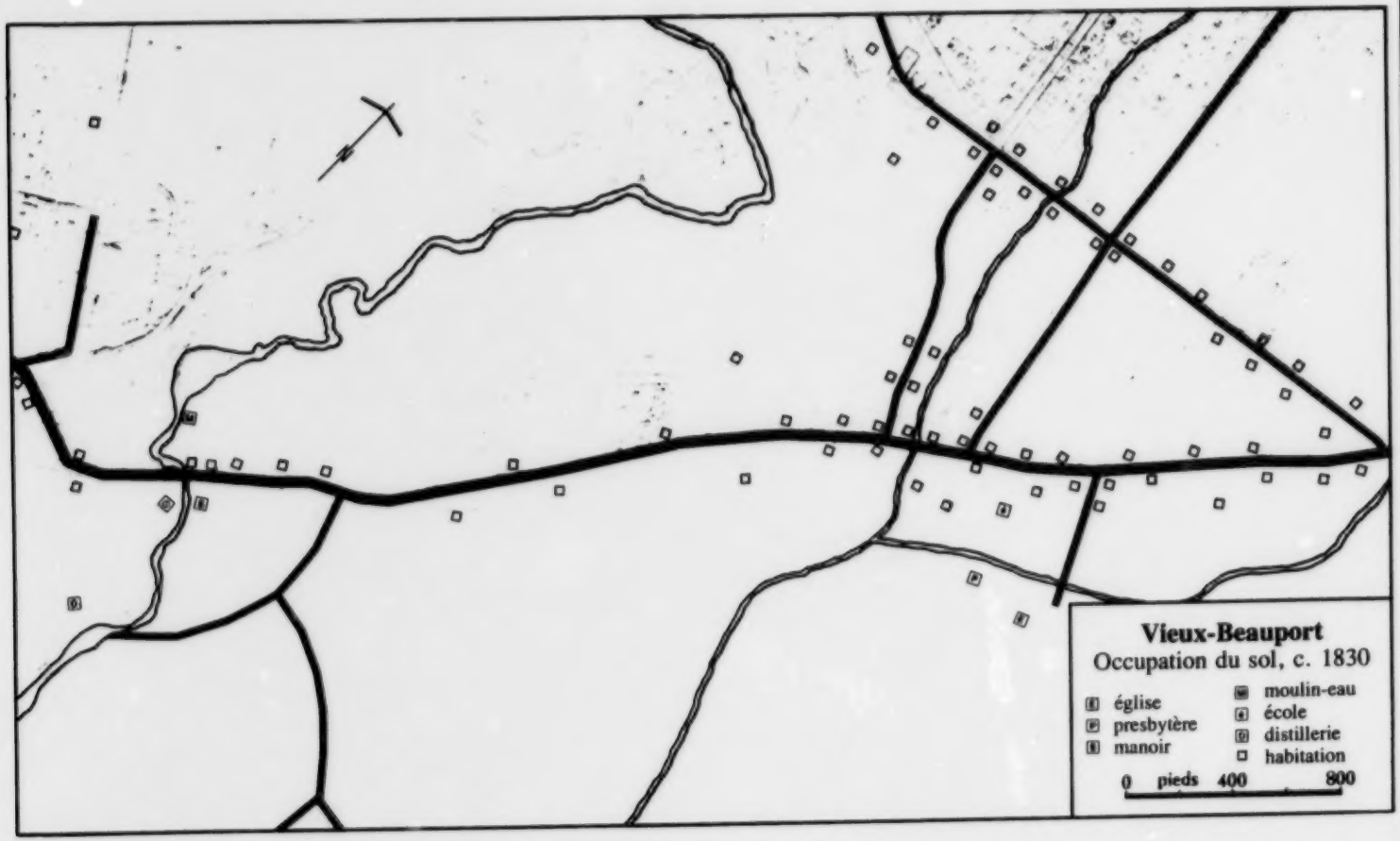
A à pignon et rampants
B à annexe et pignon
C à étage et pignon

Beauport et ses voisines, une agglomération linéaire

En 1790, 870 habitants sont recensés; quarante ans plus tard, on en comptera plus de 2,000 à travers tout le secteur. Au strict échelon du rang principal, axé sur l'avenue Royale, une agglomération linéaire ininterrompue s'étend du ruisseau de la Cabane aux Taupinières (à la limite ouest de Giffard) au Sault Montmorency, qui marque ainsi la fin de la côte de Beauport et le début vers l'est de celle de Beaupré. Transparaît dès lors, au niveau du périmètre immédiat du vieux bourg, le plan de base actuel (avec au-delà de 80 demeures), auquel se superposera dans les décennies suivantes un réseau plus serré de voies secondaires orientées nord-sud, allant du Chemin Royal en direction des rangs parallèles installés sur des niveaux supérieurs.

Aux éléments du domaine institutionnel encore en place (moulin à eau, manoir, école . . .) ou récemment remplacés (l'église, entre autres), est venu se joindre évidemment le complexe imposant de la distillerie, juste à l'ouest de l'embouchure de la rivière; à la hauteur de ce nouvel équipement de type industriel, un quai sera même installé. Plus à l'ouest encore et quelques années plus tard, on érigera le premier asile important de la région.

Plan de l'occupation du sol aux environs de 1830.
D'après les cartes et relevés de 1822 et 1827.



Gros plan sur le noyau du bourg et son église, au début du XIXe siècle

Un croquis de 1831 réalisé par J.P. Cockburn, peintre bien connu du XIXe siècle, nous renseigne on ne peut mieux sur le paysage environnant l'église au sud de l'Avenue Royale. À l'avant-plan, nous apercevons le chemin menant au temple, une artère encadrée par une clôture en madriers juxtaposés verticalement, d'une part, et par un muret de maçonnerie coiffé d'un pignon de planche ou de bardeau, d'autre part. Au second plan, se profilent un certain nombre de maisons de pierre et de bois, toutes à pignon, comportant pour la plupart une annexe ou quelque appentis sur le côté. Les toitures en sont très aiguës, rectilignes et revêtues de planches à déclin, trahissant par là des carrés d'esprit français subséquemment allongés. Quelques lucarnes ont déjà fait leur apparition, cependant que des fausses souches ont été rajoutées ça et là, signe apparent d'une volonté nouvelle de symétrie.

Quant à l'église, à l'arrière-plan, sa construction date alors d'un peu plus d'un siècle (1722-23), bien que des modifications lui aient été subséquemment apportées: jubé (1748), toit de bardeau (1782), tours latérales (1783), «oeil-de-bouc» en façade (1789) et tour centrale (1796-97). Ce dernier clocher, du reste, est différent des deux autres, ayant une double lanterne en sa partie supérieure. En prolongement de l'église à l'est, on retrouve enfin la sacristie, tandis qu'émergent à l'opposé le presbytère et son annexe.

Le noyau du bourg au sud du Chemin du Roy, vu de l'actuelle rue du Temple. Esquisse au crayon de J.P. Cockburn, 1831. Provenance: Les Archives publiques du Canada.

Un emplacement de type agricole à l'entrée du bourg, au début du XIXe siècle

Une aquarelle attribuée à J.P. Cockburn et datant, sans doute elle aussi, de 1831 nous permet d'apprécier ce qu'est alors un emplacement de type agricole à l'intérieur du bourg du Fargy. Cet emplacement se situant juste à l'entrée du bourg (il pourrait s'agir, en fait, de la propriété Marcoux, voisine à l'ouest du domaine Girardin dont on n'entrevoit que les marges), on se trouve en présence à cet endroit d'un espace en partie boisé, dénué de dépendances et ceinturé d'une clôture en planches. Un enclos de madriers plus restreint, contigu par le nord à la maison, paraît renfermer par ailleurs un potager.

Un coin du bourg au sud du Chemin du Roy, vu de ce dernier vers l'ouest. Aquarelle de J.P. Cockburn, aux environs de 1830. Provenance: Les Archives publiques du Canada.

L'occupation des abords du lac Beauport, un phénomène assez ancien

Le territoire encerclant le lac Beauport avait été très tôt rattaché par le gouvernement de Nouvelle-France à la seigneurie du même nom. Quelques individus s'en étaient vu concéder de vastes portions dès le XVIIIe siècle, y pratiquant surtout la chasse et la pêche à des fins d'échange ou pour leurs besoins propres. Or il ne s'est agi sans doute, au début, que de séjours assez brefs ou de simples incursions, n'impliquant peu ou pas de constructions véritables. Au XIXe siècle, au contraire, on y habitera de façon saisonnière, en de petits foyers de villégiature.

Une habitation sur le bord du lac Beauport. Aquarelle de J.P. Cockburn, aux environs de 1830. Provenance: Les Archives publiques du Canada.

Le pays de Québec à Beauport, essentiellement rural jusqu'au début du siècle

Des quartiers nord de la Saint-Charles (i.e. bas Limoilou, Stadaconna . . .) jusqu'aux agglomérations-satellites implantées soit dans l'arrière-pays (Charlesbourg, Bourg-Royal, etc.) soit sur la côte (ainsi Giffard-Beauport), un certain vide aura subsisté dans le paysage et l'occupation du sol jusqu'au début du siècle. Ainsi, dans le secteur de la Canardière, on ne retrouvera que des hameaux épars et quelques ensembles institutionnels inscrits dans des propriétés très vastes ayant leur arrière ou leur front sur le Saint-Laurent (complexe hospitalier de Saint-Michel-Archange et domaine agro-récréatif de Maizerets, par exemple).

On comprendra, partant, le dépouillement de la campagne en dehors de ces îlots particuliers, dépouillement panoramique accentué par un relief immédiat plutôt calme, avant tout redevable aux dépôts marins post-glaciaires et fluviatiles ultérieurs. Or c'est ce plat décor, égayé par les bosquets d'ormes et de saules et les haies d'érables et de merisiers, que traverse encore en 1870 le seul chemin véritablement carrossable, à la hauteur des basses terres, entre la côte et la cité.

Un tronçon de l'Avenue Royale, en direction de Beauport. Photographie de Livernois et Bienvenu, vers 1870. Provenance: Archives nationales du Québec.

L'agglomération de Giffard-Beauport, un double alignement de maisons villageoises au cours du dernier tiers du XIXe siècle

L'agglomération de Giffard-Beauport, bien que demeurée linéaire à l'exception de son bourg, aura néanmoins continué de se densifier, de nouvelles habitations s'insérant dans la trame aux abords du Chemin du Roy: résidences avant tout villageoises, occupées principalement par les ouvriers travaillant à la ville et les quelques artisans locaux, cependant que les cultivateurs habiteront pour la plupart les maisons d'esprit français, plus anciennes, et que les professionnels et les gros commerçants de l'endroit posséderont les bâtiments les plus riches et les plus volumineux, ceux d'époque intermédiaire ou, plus précisément, du régime anglais.

La rue principale, entre temps, s'est quelque peu modifiée: son emprise est plus large et sa chaussée mieux battue, tandis que des fossés franchis par des passerelles et des ponceaux de bois la drainent en maints endroits. Les clôtures en planches ajourées sont devenues désormais courantes, alors que les poteaux servant pour le téléphone et l'électricité feront peu à peu leur apparition des deux côtés de la route.

Un tronçon du secteur ouest de Giffard, vu de l'Avenue Royale en direction ouest (à la hauteur de l'actuelle avenue Bourg-Royal). Photographie de Louis-Pr. Vallée, vers 1880. Provenance: Archives nationales du Québec.

Un tronçon du secteur ouest de Beauport, vu de l'Avenue Royale en direction est (à la hauteur de l'actuelle rue Caouette). Photographie datant du dernier quart du XIXe siècle. Provenance: Les Archives publiques du Canada.

Un tronçon du secteur central de Beauport, vu de l'Avenue Royale en direction est (à la hauteur de l'actuelle rue de l'Académie). Photographie datant de la fin du XIXe ou du début du XXe siècle. Provenance: Les Archives publiques du Canada.

Un tronçon du secteur est de Beauport, vu de l'Avenue Royale en direction ouest (entre les actuelles rues du Temple et des Cascades). Photographie de Louis-Pr. Vallée, vers 1880. Provenance: Archives nationales du Québec.

Un tronçon du secteur est de Beauport, vu de l'Avenue Royale en direction est (au-delà de la rue des Cascades). Photographie de Louis-Pr. Vallée, vers 1880. Provenance: Archives nationales du Québec.

Un tronçon du secteur est de Beauport, vu de l'Avenue Royale en direction ouest (au-delà de l'ancien village). Photographie tirée d'un album de Jean-Paul Lemieux, vers 1875.

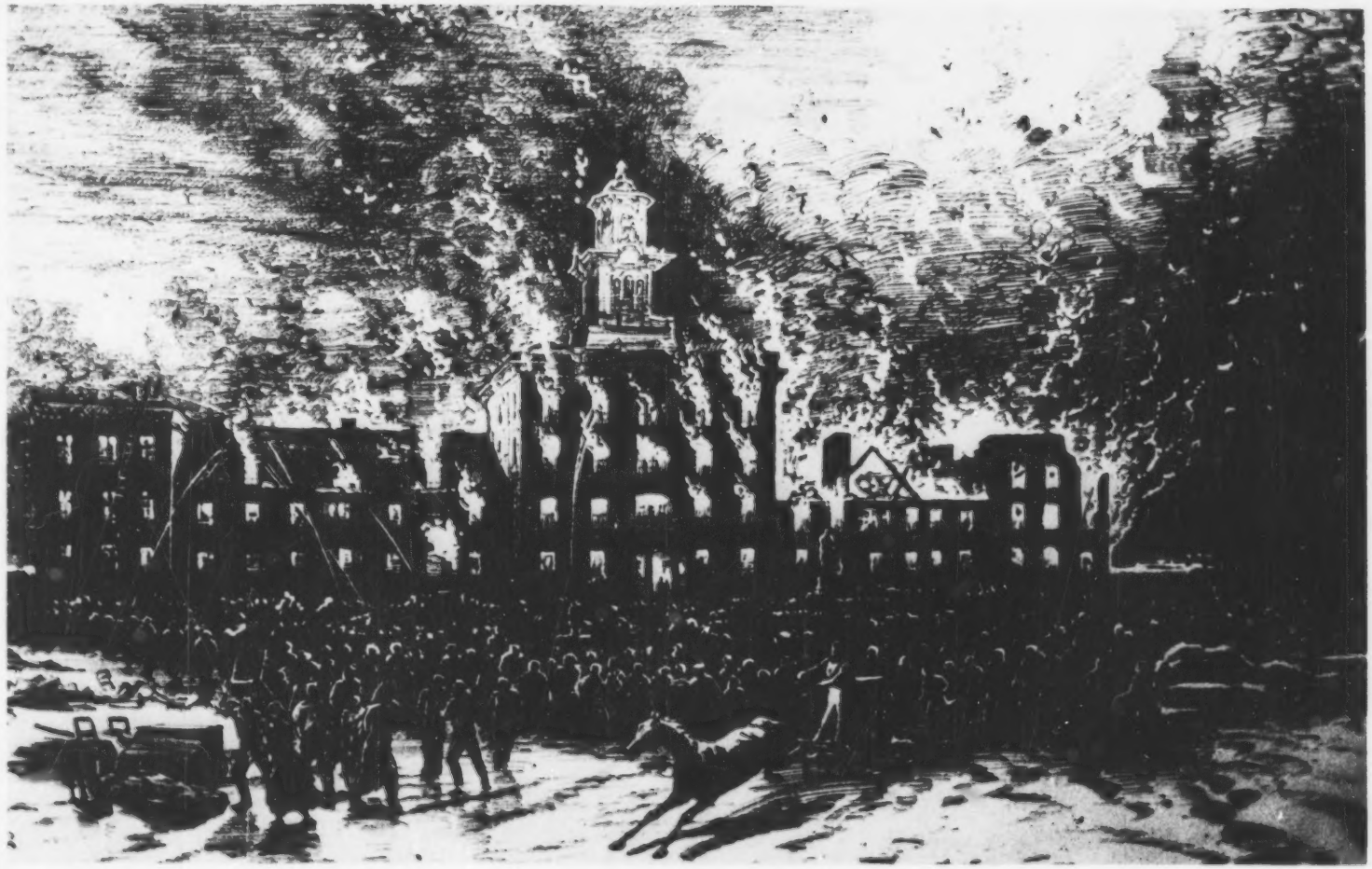
L'asile de Beauport, un complexe architectural maintes fois remanié

L'asile de Beauport, devenu subséquemment l'hôpital Saint-Michel-Archange et rebaptisé plus récemment du nom de Robert Giffard, remonte en tant que complexe institutionnel au milieu du XIXe siècle. À cette époque, il s'agit déjà d'un ensemble imposant, constitué d'un bâtiment principal à plusieurs ailes et de certains modules indépendants. Le style en est mixte, intégrant des éléments variés tels que croupes et pignons, terrasses et terrassons, lanternes et lucarnes en fronton . . . La pierre, omniprésente au niveau de la plupart des bâtisses, est par ailleurs habilement appareillée.

Durant l'hiver 1875, hélas! un violent incendie frappera lourdement l'asile, obligeant ses administrateurs à en planifier dès les mois suivants la reconstruction. C'est ainsi qu'un nouvel ensemble architectural allait être érigé sur le même emplacement, bien que plus vaste et d'aspect plus massif.

L'ancien asile de Beauport, aujourd'hui l'hôpital Robert Giffard. Photographie par L.-P. Vallée d'un tableau de Charles Huot, vers 1871. Provenance: Archives du Séminaire de Québec.

L'un des incendies qui ravagea l'ancien asile. Gravure imprimée dans «L'opinion publique», 1875. Provenance: Archives nationales du Québec.



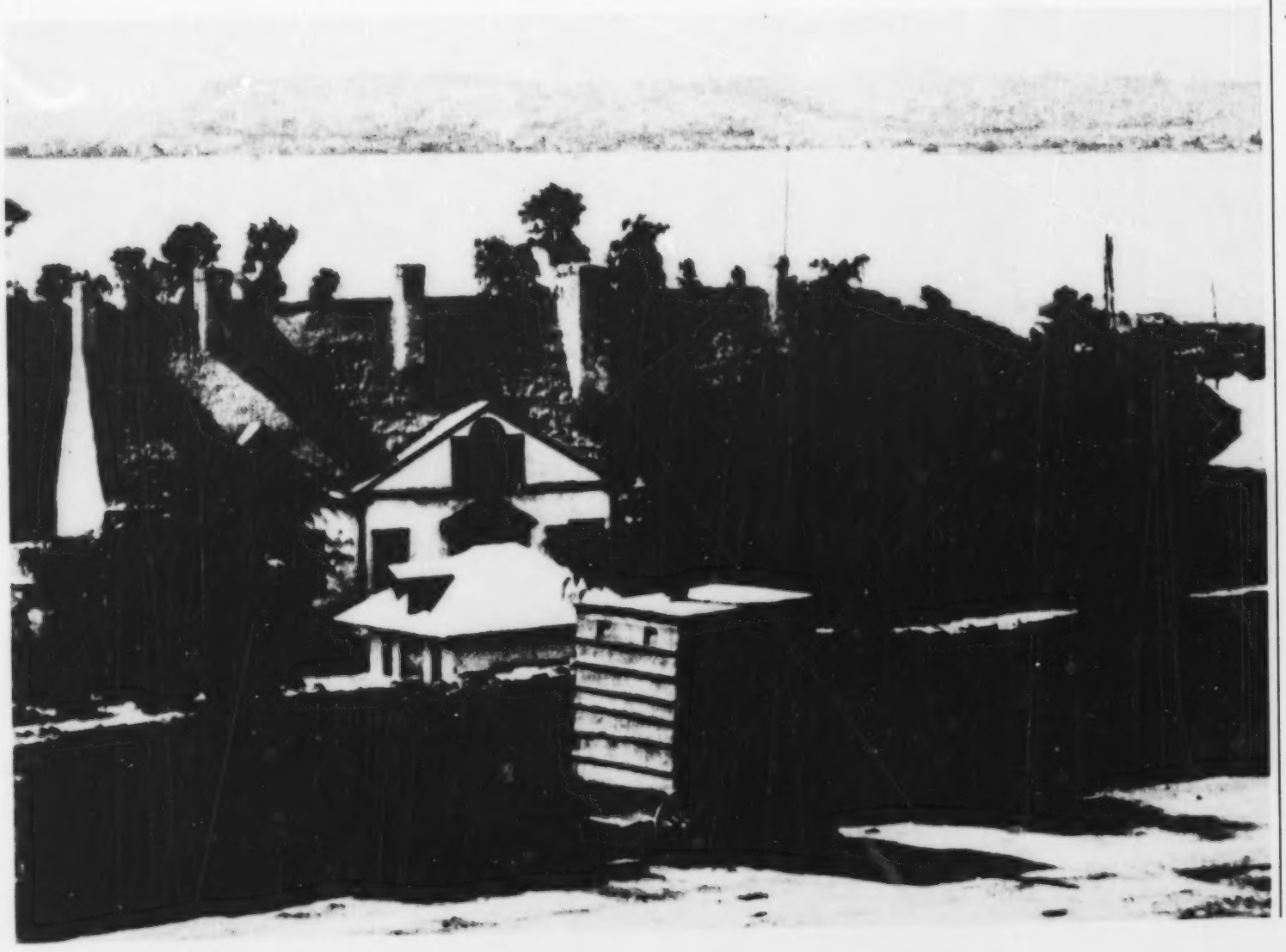
Manifestation de panique à l'occasion de ce même incendie dont fut la proie l'ancien asile. Gravure imprimée dans le «Canadian Illustrated News», 1875. Provenance: Les Archives publiques du Canada.

Le manoir seigneurial, avant l'incendie fatal

Le manoir seigneurial, habité successivement par les Giffard et les Duchesnay sous la domination française et partie du régime anglais, connaîtra plus près de nous des années moins glorieuses. Offert en vente et plus tard en location, ce bâtiment prestigieux sera finalement la proie des flammes au cours de l'automne de 1879.

Le domaine, ainsi qu'illustré ci-contre, était demeuré passablement vaste à la fin du XIXe siècle, allant de l'ancien Chemin du Roy (situé plus bas que l'actuelle Avenue Royale, à cet endroit tout au moins) jusqu'au fleuve, au sud, et des quais longeant la rivière à la propriété du Sieur De Salaberry, vers l'est. On y retrouvait des pelouses et des plantations d'arbres ainsi que le pavillon du jardinier, le tout ceinturé d'un mur en maçonnerie.

Le manoir seigneurial et les quais, vus de l'ancien Chemin du Roy. Photographie datant du troisième ou dernier quart du XIXe siècle. Provenance: Les Archives publiques du Canada.



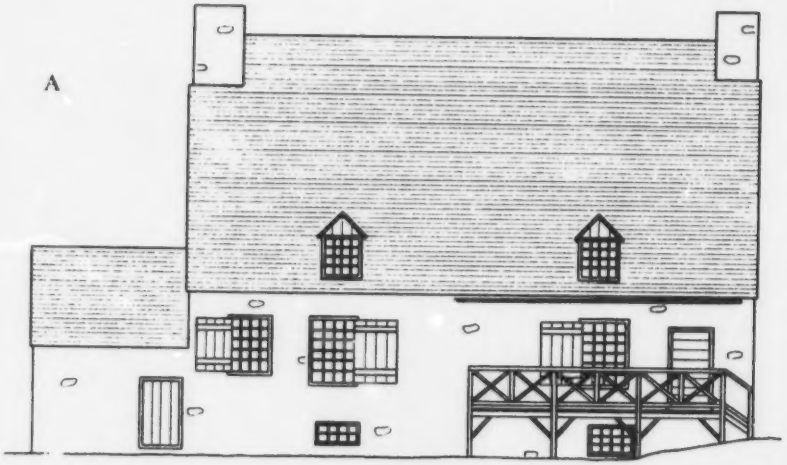
La maison Girardin, cent ans de transformation plus ou moins secondaires

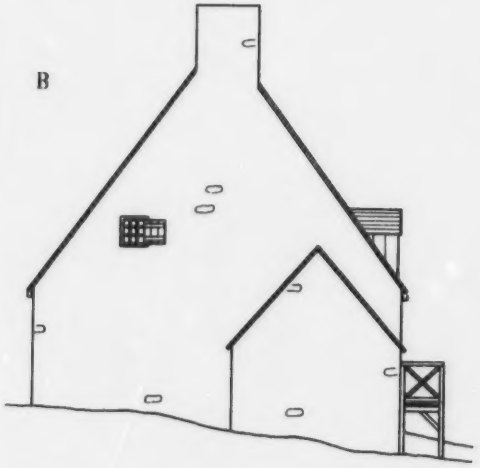
Un appentis de même aspect que le corps principal (i.e. pignon sur carré de pierre) a fait son apparition, vers 1790, au coin sud-ouest de la maison Girardin. Sa charpente est composée de pannes et son toit recouvert de planches horizontales, également chevauchantes. En 1830 ou quelques années plus tard, par ailleurs, ont été percées deux lucarnes à pignon dans le versant sud de la toiture. Enfin, vers 1885, on modifiera sensiblement les ouvertures et les différents revêtements: deux lucarnes additionnelles (à croupe) au nord, une entrée neuve au sud en remplacement des portes originelles, un recouvrement de bardeau, de nouveaux encadrements moulurés, des fenêtres à grands carreaux . . .

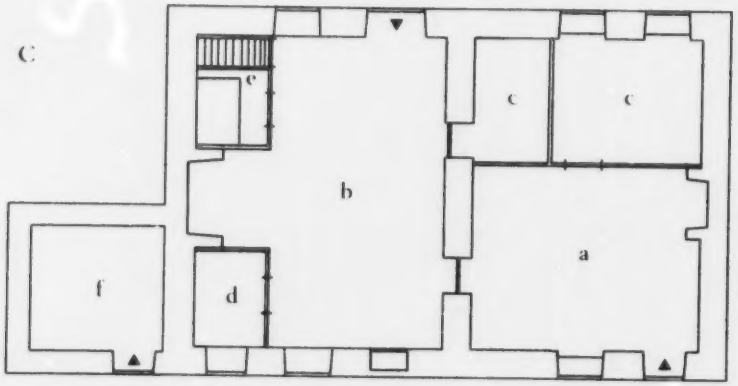
Les combles, ainsi, connaissent une utilisation nouvelle et plus intense: activité diurne empruntant à certaines tâches domestiques telles que le tissage, voire occupation nocturne en période estivale. Au rez-de-chaussée, l'amélioration du chauffage (addition de poêles en fonte à celui de pierre ou de brique introduit dans le bloc est aux environs de 1730) et de l'isolation (doubles fenêtres, entre autres) ont pu favoriser le fractionnement de la petite chambre du nord-est en deux cabinets parfaitement autonomes, bien qu'assurément de grandeur inégale, un rang de planche ou un simple rideau tenant lieu dès lors de cloison fixe ou mobile.

Aux alentours immédiats de la maison, par contre, on remarquera l'apparition d'un puits, juste au sud, ainsi que de bâtiments minuscules en planches et d'un seul versant, disposés suivant un arc à partir de l'appentis de la demeure. Il s'agit là, vraisemblablement, de latrines et de quelque abri pour animaux de basse-cour.

Esquisse et plan de la maison Girardin vers 1830 (phase 4). D'après curetage et relevé.







Maison Girardin: phase 4, c. 1830

A élévation sud
B élévation ouest
C plan du rez-de-chaussée
- a chambre
- b cuisine
- c cabinets
- d laiterie ou cellier
- e four et escalier
- f remise ou laiterie

Esquisse et plan de la maison Girardin vers 1885 (phase 5). D'après sources iconographiques et relevé.

Maison Girardin: phase 5, c. 1885

A élévation sud
B élévation ouest
C plan du rez-de-chaussée
- a chambre
- b cuisine
- c cabinets
- d laiterie ou cellier
- e four et escalier
- f remise ou laiterie

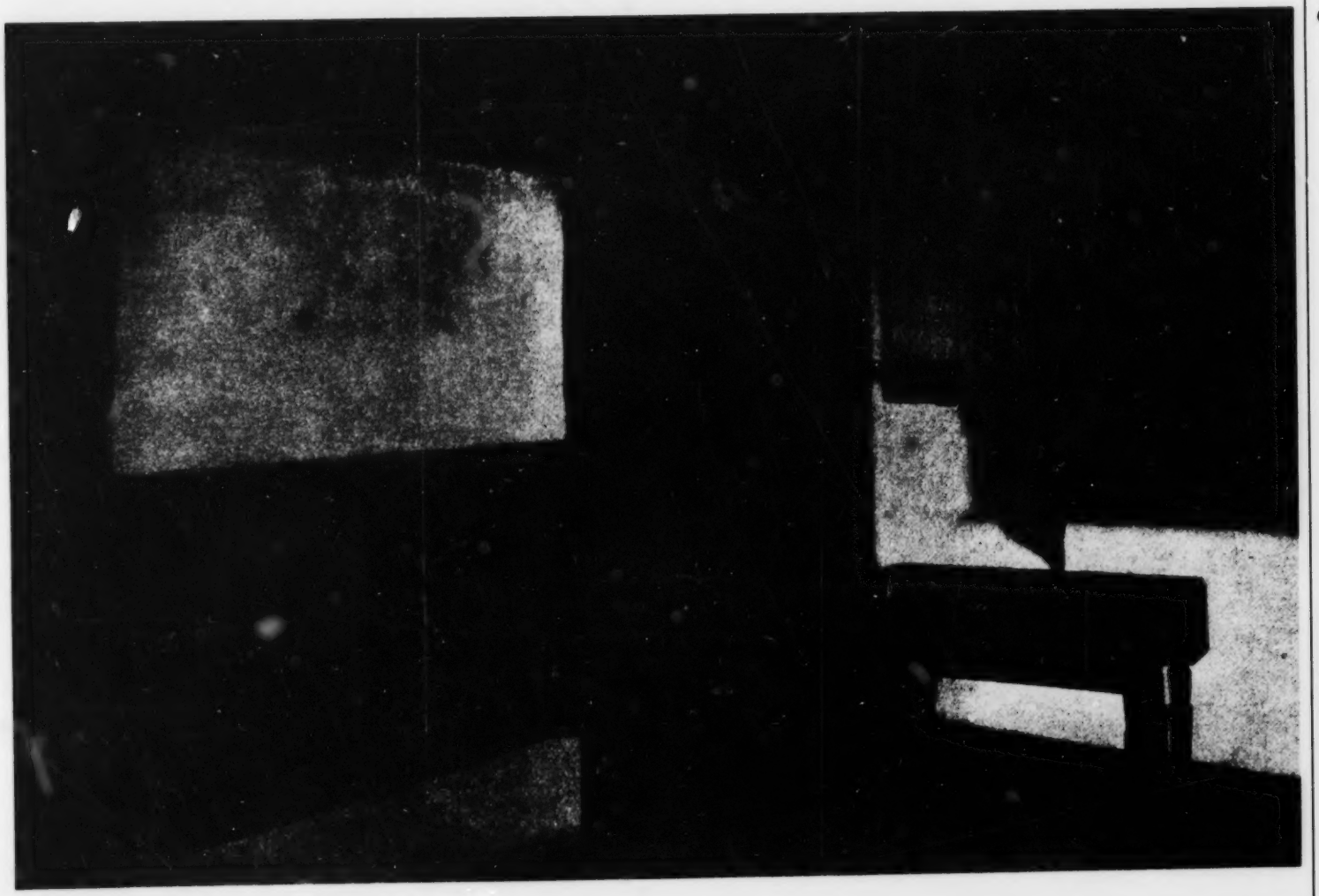
La maison Girardin, ses dépendances et les bâtiments de l'emplacement voisin vers l'est. Photographie datant du dernier quart du XIXe siècle. Provenance: Ministère des Affaires culturelles du Québec.

L'intérieur des maisons traditionnelles, un décor maintes fois renouvelé

L'aménagement intérieur de l'habitation traditionnelle au XIXe siècle, aussi bien dans Beauport que partout ailleurs au Québec, est avant tout fonctionnel et familier, la décoration proprement dite en étant dépendante à un plus haut point. Dans la maison rurale et d'esprit français, par exemple, on notera la superposition de plus d'un siècle et demi d'éléments divers: moulures et lambris successifs, effets mobiliers d'époques et de styles hétérogènes, etc.

Le coin de cuisine illustré ci-contre est très révélateur à ce sujet. L'âtre originel a été muni de vantaux postérieurement, tandis que le vaisselier vitré pourrait être une fenêtre ou un placard transformé. Seul, en fait, le garde-manger constitué de deux corps encastrés dans le mur semble être demeuré inchangé. Quant à la table, à pattes en balustres et double abattant, son insertion ne peut être alors que relativement récente, ainsi que pour tous ces meubles d'influence états-unienne adoptés par nos ancêtres.

Un coin de l'intérieur d'une habitation beauportoise, anciennement propriété de la famille Adélard Roy. Photographie tirée de «Vieux manoirs, vieilles maisons», de Pierre-Georges Roy (1927).



Une architecture importée d'Angleterre et des États-Unis, bien que rappelant certains plans français

Bien que les modèles à pignon d'origine européenne et d'esprit vernaculaire aient persisté dans le paysage et la tradition de la côte au-delà du XVIIIe siècle et du début du suivant, des types architectoniques importés d'Angleterre et des États-Unis font peu à peu leur apparition. Ces demeures aux toitures à croupes ou en mansarde (à deux ou quatre eaux) ne sont toutefois pas sans rappeler certains volumes et plans français, particulièrement des villas du Quercy, du Périgord ainsi que du Maine-et-Loire. En fait, ce sont là des évocations de la tradition georgienne et du style anglais Regency (type à croupes) aussi bien que du second Empire (en mansarde), influences exercées par le biais des immigrants britanniques et des Loyalistes américains.

Les modèles à croupes ou en pavillon construits dans Beauport comporteront pour la plupart un étage; or il n'en reste aujourd'hui que trois exemplaires assez bien conservés, tous implantés près de la rivière, à l'intérieur de l'ancien Giffard. Les sous-types en mansarde à 2 et 4 versants sont par ailleurs assez fortement représentés (près de 50% de tous les bâtiments traditionnels), bien que les deux tiers de ceux qui nous sont parvenus soient postérieurs à 1900. Dans la majorité de ces cas, précisons-le, ce sont la pierre de taille et le moellon dressé qui auront servi à l'édification des murs, alors que la tôle «à baguette» et, plus rarement, celle «à la canadienne» auront la faveur des couvreurs au niveau des toitures. Enfin, l'érection de galeries circonférriques ou simplement frontispices est devenu quasi systématique.

Croquis de maisons beauportoises apparemment construites entre 1830 et 1900. D'après photographies récentes.

Maisons beauportoises: c.1830-1900

A à étage en pavillon
B en mansarde à 2 eaux
C en mansarde à 4 eaux

0 pieds 10 20 30

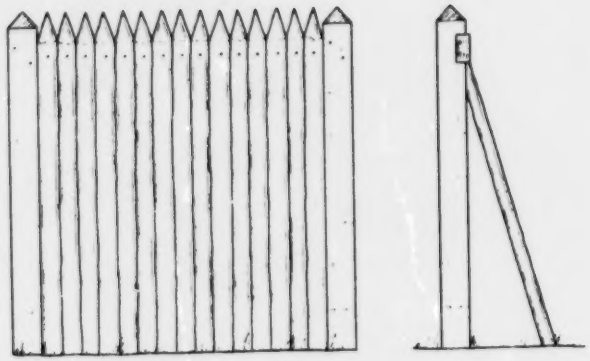
Les clôtures et murets traditionnels, un éventail de formes et de matériaux

En dépit de la disparition de l'enceinte en pieux servant jadis à délimiter le bourg et séparer le domaine seigneurial de la commune, il est resté tardivement des clôtures et des murets de facture assez primitive un peu partout sur la côte et dans les rangs. Ces structures, utilisant tantôt la pierre et le bois, tantôt le bois seul, témoignent un souci non seulement d'efficacité mais aussi d'esthétique. En outre, on y perçoit l'ingéniosité de l'artisan dans la façon de tailler les pièces et de les assembler.

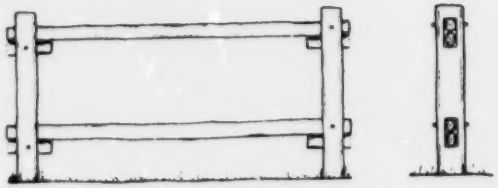
Dans les marges agricoles, on observe encore un certain nombre de clôtures en perches de cèdre, ayant leurs traverses enchâssées à mortaise-et-tenon dans les poteaux. Dans le coeur du village, on retrouve également des sections d'un muret qui dut remplacer, voilà plus de cent ans, l'enceinte originelle en «pieux debout»: c'est le cas, plus particulièrement, sur l'Avenue Royale et sur la rue des Cascades (anciennement «rue de l'enceinte»).

Croquis de clôtures et murets traditionnels observés dans Beauport et ses environs. D'après sources iconographiques et textes anciens.

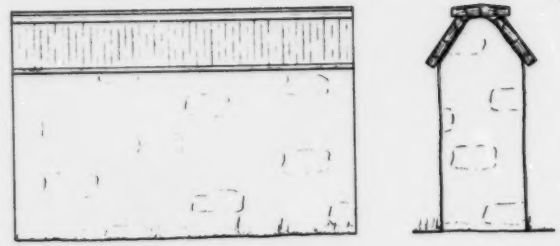
A



B

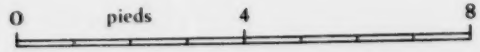


C



Clôture et murets traditionnels
observés dans Beauport et ses environs

A en pieux debout
B à traverses et poteaux
C en pierre à pignon



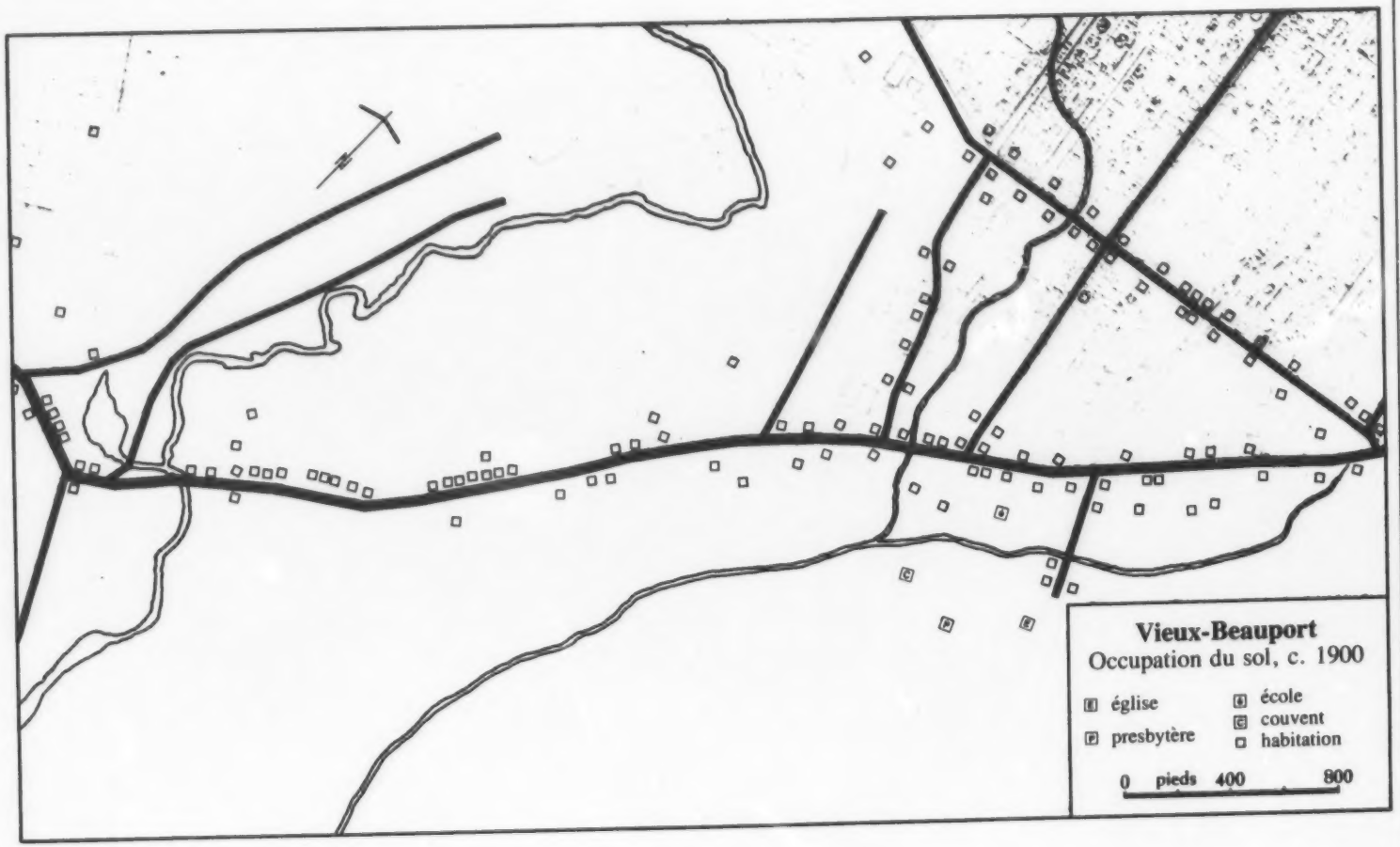
Du début du siècle à l'entre-deux-guerres, un noyeau de banlieue

De 1860 à 1900, la population de la côte beauportoise aura presque doublé, passant de 3,750 à 6,800 habitants de toutes catégories. L'explosion des grands centres a commencé; la formation des banlieues s'amorce. Autour de Québec et de Lévis le tissu urbain s'étend, de façon structurée, jusqu'aux noyaux-satellites immédiats que sont Sillery, Lauzon, Beauport et Charlesbourg. Ainsi, Giffard et Beauport ne constituent plus spatialement qu'un seul organisme, arbitrairement divisé par la rivière du même nom, le nombre d'habitations s'élevant dans un rayon d'un demi-mille à environ 135.

En 1911, à l'échelon de la seule municipalité de Beauport, on dénombrera 481 habitations, 651 ménages et 3,546 individus, soit 157,19 habitants par mille carré. De plus, sur les 15,233 acres de terre occupées, 4,498 seront alors en culture et 7,469 en forêt; plus spécifiquement, l'avoine et les légumes occuperont respectivement 1,465 et 570 acres, alors que les vergers, l'orge et le blé réunis n'en prendront que 194. En tout, 317 agriculteurs (un peu moins de la moitié, déjà, des chefs de familles) exploiteront ce terroir, 47 d'entre eux détenant moins d'une acre et 11 autres en possédant chacun plus de 200.

Le moulin, le manoir et la distillerie sont entretemps disparus de la trame, alors que de nouveaux immeubles institutionnels sont venus par ailleurs en modifier le coeur. C'est ainsi que l'église aura tout d'abord été reconstruite en 1849, avant d'être incendiée de façon partielle en 1890; il s'agit d'un bâtiment de pierre haut de 40 pieds, mesurant en son carré 80 par 200, comportant par surcroît deux tours, un large portail ainsi qu'une sacristie de deux étages. Un presbytère également neuf a fait son apparition non loin de là, tandis qu'un couvent s'inscrit dans le même alignement.

Plan de l'occupation du sol aux environs de 1900.
D'après les cartes et relevés de 1879 à nos jours.

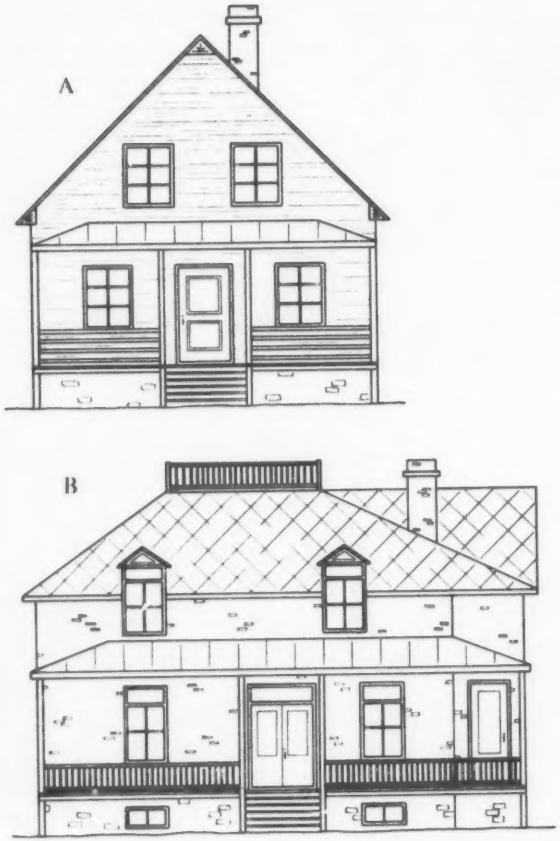


Une architecture urbaine, aux influences internationales

Une architecture influencée par les courants nord-américains, voire internationaux, s'installe un peu partout dans la banlieue naissante, un phénomène auquel n'échappera pas l'ancien Beauport en ce premier tiers de siècle. On verra surgir ici et là de nouveaux toits mansardés, plus complexes et plus somptueux cependant, puis des pignons-sur-rue dans l'esprit du «renouveau classique» ou des frontons dans le goût «pittoresque», également des croupes et des pavillons tronqués dans un style «à l'italienne» épuré, des alignements de façades à tourelles ou parées de faux colombage empruntant au néo-Queen Anne et au néo-Tudor . . . enfin des toits plats bordés de corniches élaborées, dans le cas des bâtiments de fonction mixte ou commerciale.

La pierre de taille et la brique envahiront parallèlement le marché, la tôle et le goudron remplaçant définitivement le bardeau pour le revêtement des toits. Les fenêtres à 2, 4 ou 6 carreaux seront d'usage, alors que les portes auront de façon générale une imposte et une baie vitrée.

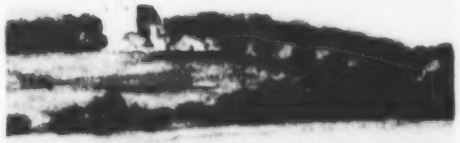
Croquis de maisons beauportoises apparemment construites entre 1900 et 1935. D'après photographies récentes.



Maisons beauportoises: c. 1900-1935

A à pignon frontal
B en pavillon tronqué
C à étage et tourelles

0 pieds 10 20 30

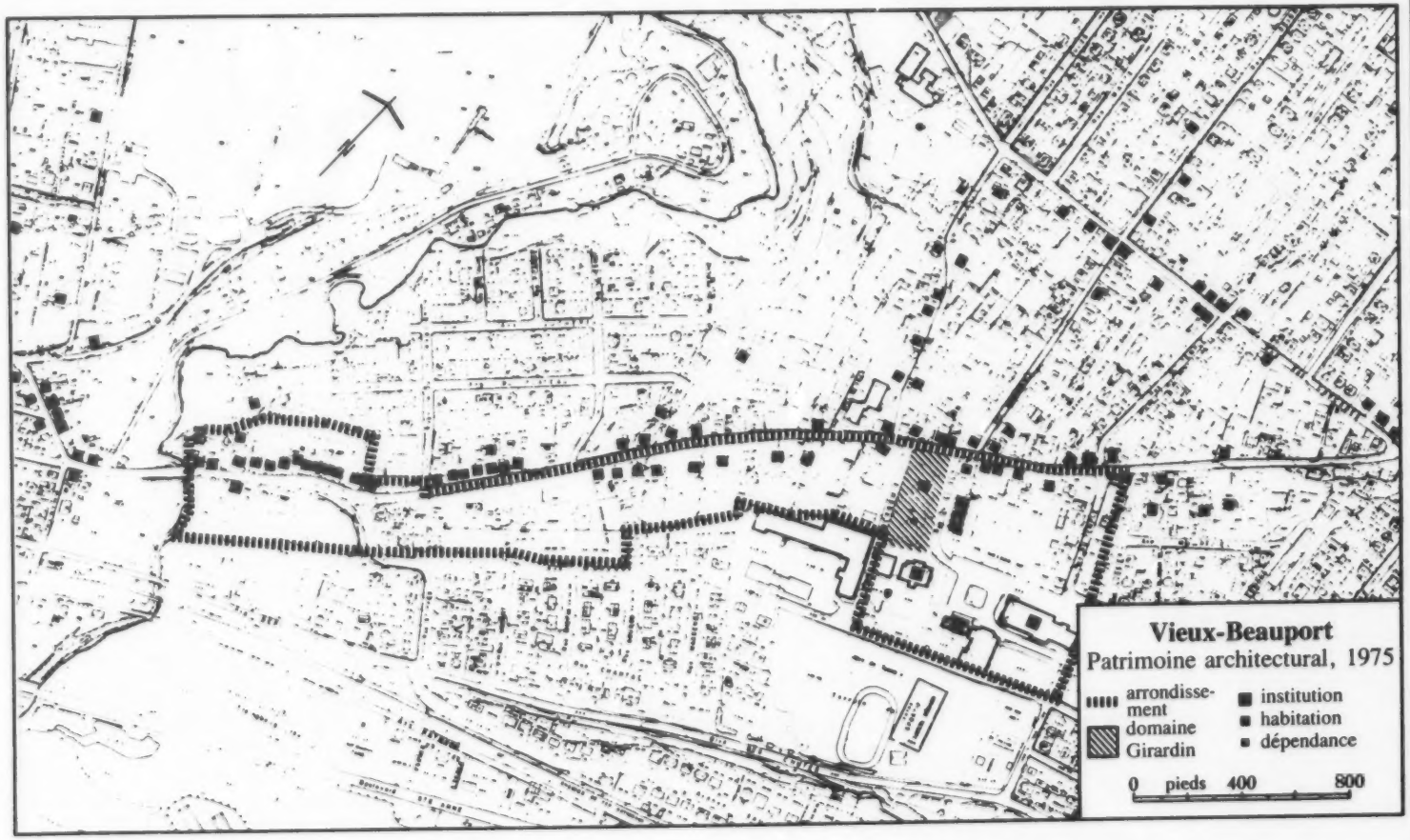


Le Vieux-Beauport, un centre historique en désintégration?

Aux environs de 1925 — date approximative à partir de laquelle l'architecture à la fois locale et régionale aura rompu pour ainsi dire avec la tradition —, les deux municipalités du secteur ouest de la côte de Beauport (soit Giffard et Beauport) renferment en leur partie sud un peu plus de 200 résidences, alors que c'est par milliers que l'on compte aujourd'hui le nombre de logements dans le même territoire. Entre-temps, plus de 25% des maisons dénombrées au terme du premier quart de ce siècle auront tout simplement disparu, ce pourcentage atteignant près de 30% dans le seul quartier de Beauport (i.e. l'ex-municipalité), voire environ 35% à l'échelon de l'ancien bourg du Fargy, noyau primitif de l'agglomération beauportoise.

On aura donc assisté, durant cette période, à un processus assez rapide de désintégration du patrimoine immobilier, ce malgré la déclaration d'un «arrondissement historique» à cet endroit le 4 mai 1964. En fait, des quelque 150 bâtiments traditionnels de fonction principale encore existants dans le secteur étudié (partie sud-ouest de la côte de Beauport), il n'y en a qu'une trentaine à l'intérieur de l'arrondissement même. Or, un examen des contraintes infrastructurales et des pressions socio-économiques, actuelles et projetées, nous fait craindre une autre diminution de plus de 20% du stock immobilier patrimonial à l'intérieur du secteur d'ici l'an 2000. Le Vieux-Beauport, en tant qu'«arrondissement», ne devrait toutefois plus subir de dommages importants.

Plan de la répartition du patrimoine architectural en 1975. D'après pré-inventaires et photographies récentes.



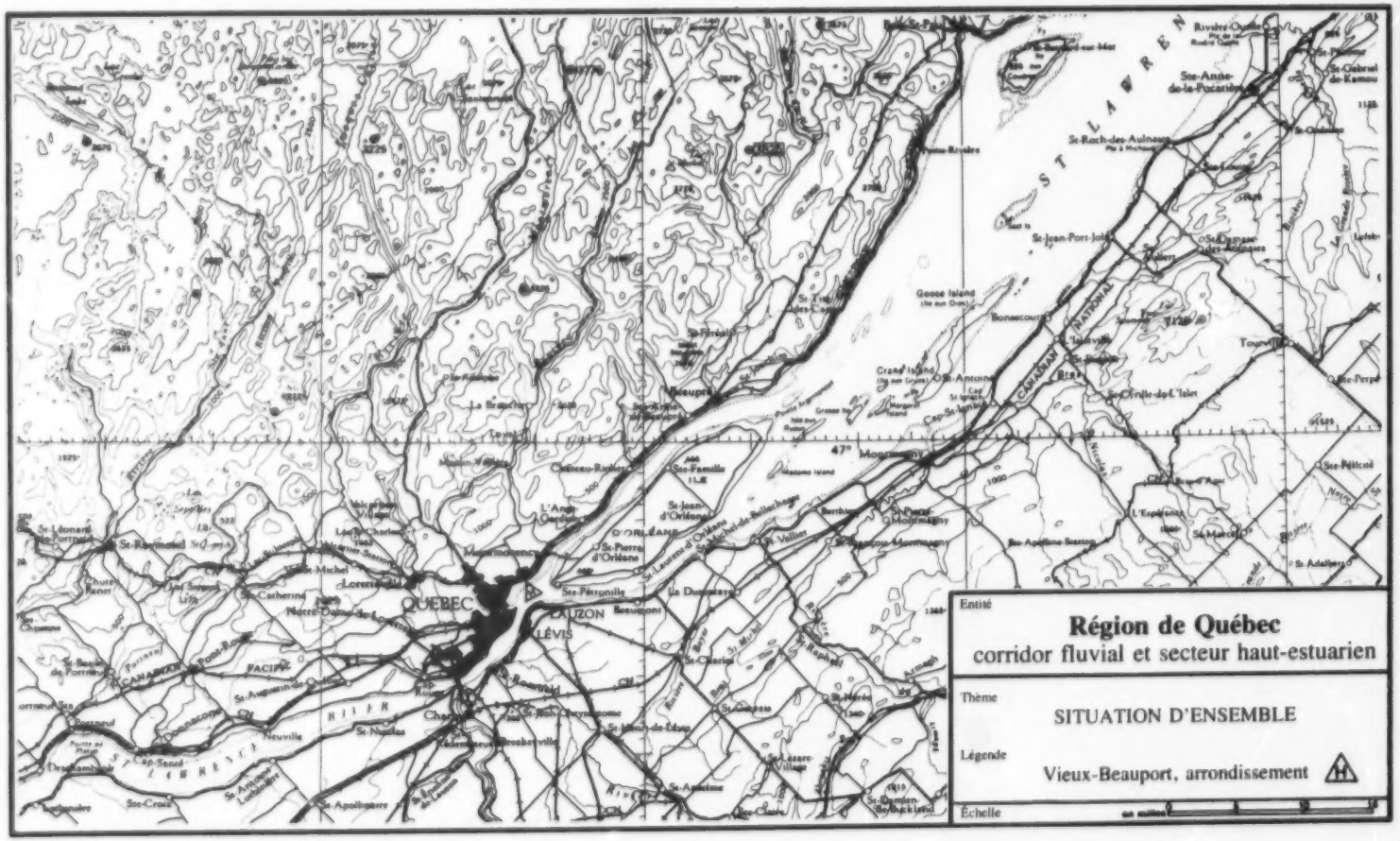
La côte et l'arrière-pays beauportois dans l'ensemble de la région de Québec

Les seigneuries de Notre-Dame-des-Anges (partie ouest du secteur étudié) et de Beauport (partie est) sont les seconde et cinquième en ancienneté du Québec. Seules, en effet, celles du Sault-au-Matelot, de L'Eponay et Des Récollets leur sont antérieures ou contemporaines. En outre, il s'agit de l'un des territoires les plus fortement colonisés sous le régime français, puisque non seulement le corridor côtier mais encore tout l'arrière-pays connurent une exploitation de leurs ressources, ressources aussi bien du sous-sol et de la forêt que de la terre et des cours d'eau.

C'est précisément ce vouloir de conquérir et de dompter le milieu qui fit l'originalité de la civilisation beauportoise et lui valut ses caractéristiques exceptionnelles: une architecture enracinée fermement dans le site, une agriculture originellement prospère, une industrie tirant le meilleur parti de la roche en place et du marché régional, enfin des coutumes inspirées du cadre environnemental autant que de la tradition française ancestrale. Une telle organisation de l'espace et de la société n'empêcha cependant pas les Beauportois de nouer des liens solides avec les communautés voisines, implantées soit dans la seigneurie de Beaupré soit du côté de Québec et de ses faubourgs.

Or le lien routier par excellence à cette époque, à savoir le Chemin du Roy, demeure aujourd'hui l'accès le plus direct au patrimoine immobilier de ce secteur. Il constitue du reste, en lui-même, un circuit touristique on ne peut plus révélateur de la géographie de la côte et du panorama laurentien.

Plan de la situation du Vieux-Beauport dans l'ensemble de la région. D'après carte topographique à l'échelle 1:500,000.



Bibliographie

Anonyme.
Programme officiel des fêtes du troisième centenaire de Beauport et 250e anniversaire de l'érection canonique de la paroisse. Beauport, 1934 (s. l., s. ed.).

CAMBRAY, Alfred.
Robert Giffard, premier seigneur de Beauport et les origines de la Nouvelle-France. Cap-de-la-Madeleine, 1932. 383 p.

GAUTHIER-LAROUCHE, Georges.
Évolution de la maison rurale traditionnelle dans la région de Québec. Québec, Presses de l'Université Laval, 1974. 321 p.

GIROUX, T.-Edmond.
Robert Giffard, seigneur colonisateur au tribunal de l'histoire, ou la raison de fêter le troisième centenaire de Beauport, 1634-1934. Québec, L'Action Sociale, 1934. 111 p.

LANGEVIN, Jean
Notes sur les archives de Notre-Dame de Beauport. Québec, Joseph Darveau, 1863, 333 p.

LEMOINE, J.M.
Monographies et esquisses. Québec, 1885. p. 279-287 *(Le manoir seigneurial, Beauport: 1634-1879)*, p. 288-294 *(Haldimand House, Montmorency)* et p. 295-304 *(Montmorency Cottage, Beauport)*.

ROY, Pierre-Georges.
Vieux manoirs, vieilles maisons. Québec, Ls-A. Proulx, 1927. 376 p.

SULTE, Benjamin.
Mélanges historiques. Montréal, dans le *Dominion Illustrated*, 1891 (24 octobre). Vol. I, p. 393 et suivantes *(Lower Canadian Manor Houses)*.